

Jean-Yves Cadoret

LA RUE CASEMENT  
A IQUITOS

(extraits)

Mis en ligne le 27 octobre 2014  
Dernière mise à jour le 20 avril 2021

## LA RUE CASEMENT A IQUITOS

Nous voyageons pour de mauvaises raisons. J'ai raconté de belles histoires au Lions Club vierzonnais pour qu'il sponsorise mon premier voyage en Islande (on disait alors : accorder une bourse), mais en omettant soigneusement de préciser que j'avais surtout en tête de voir Akureyri, où le navire polaire *Aurore*, commandé par le capitaine Archibald Haddock, s'était ravitaillé en mazout sur la route de *l'étoile mystérieuse*. Je suis allé ensuite au Cap nord, comme tous les globe-trotters de cette époque bénie où la Norvège n'était pas encore interdite aux étudiants désargentés, mais l'acmé du long chapelet de lifts fut Bodø ; et plus tard, le vrai miracle de la mission Thalassa en mer de Barents fut moins la Baie de la Recherche au Spitzberg ou les accores de l'Île de l'Ours que Mourmansk : Bodø, Mourmansk, deux noms impossibles et merveilleux découverts en dessinant une carte murale des pays scandinaves pour ma classe de géographie de quatrième. Et j'ai bien failli dire non aux copains qui me sollicitaient pour aller en Afghanistan : les chemins de Katmandou, très peu pour moi – mais il y avait pour la route ce Dodge 4X4 des domaines qui avait fait la guerre d'Indochine – autant dire *La croisière jaune*...

Cela ne signifie pas obligatoirement qu'on voyage *mal* – si toutefois cette expression a un sens - car le désir attise le regard, et voyager c'est d'abord cela : ouvrir les yeux, dans un ailleurs de ce quotidien où l'on marche en aveugle. Autant que je m'en souviens, Akureyri ne ressemble à rien, mais il a fallu Akureyri pour que je découvre le champ de solfatares de Namaskard. Et sans Bodø, qui ne ressemble pas plus à quelque chose qu'Akureyri, je ne serais jamais allé pêcher la morue de nuit sur le Lingenfjord.

Il arrive parfois que les bonnes surprises de l'oeil conduisent aux mots – je ne parle pas du journal de voyage, qui est une boîte noire, mais des morceaux de phrases que l'émotion porte à la conscience, sans qu'on le veuille, et dont on sait immédiatement qu'elles seront la matière première (le minerai) d'un texte qui reste à écrire (à concasser, tamiser, polir...), qui ne sera pas toujours de la bonne littérature, mais qui au moins *sonnera juste*. Le relisant, on se dira : oui, c'était bien cela – et cela méritait d'être dit, *partagé*. Peut-être alors moins page d'écrivain que papier de journaliste, témoignage, *reportage*.

Je lis dans un entretien que Mario Vargas Llosa vient de donner au *Monde* que son pays n'avait pas la reconnaissance du ventre pour le « Celte » Roger Casement, qui le premier dénonça, au début de l'autre siècle, l'esclavage des indiens du Putumayo par la très britannique *Peruvian Amazon Company* : à part une rue à Iquitos, rien n'y honore sa mémoire.

Voir la rue Casement à Iquitos : une nouvelle mauvaise raison de retourner en Amazonie...

Décembre 2011

# EUROPE

## GLASGOW

*Que me restait-il de Glasgow  
Une avenue pavée de bruine  
Un cinéma starring Bardot...*

Un poème pour Cap Nord, 1968

Par où commencer ? Certaines villes s'ordonnent immédiatement, à partir d'un lieu, centre ou courbe : Copenhague aboutit au Rådhus, Paris s'établit sur un méandre de la Seine... ou d'une idée : Durrell, dans *Tunc*, explore Istanbul à partir de la mort, et Amado Bahia à partir d'Exu, la divinité candomblé du désordre.

Glasgow non, en cela ressemblant à Bruxelles qu'elle défie toute logique, y compris, semble-t-il, pour les Glaswégiens eux-mêmes : Kenneth White cite Lewis G. Gibbon qui, « en désespoir de cause, eut recours à la culture hindoue, évoquant la figure polymorphe du dieu Civa ». Comme elle juxtaposition de quartiers, uniques à la façon d'êtres vivants, et bien vivants, comme en témoigne l'actuel combat de Garnethill contre les bulldozers, mais s'enchevêtrant tous en une singulière communion d'architecture, de couches d'histoire, d'art (?) de vivre et de double-deckers jaune et vert. Car, tout autant que Bruxelles, malgré son apparente hétérogénéité, Glasgow existe – « Civa aux bras multiples, portant un collier de crânes, qui danse dans les cimetières ».

Le mieux serait peut-être de filer la métaphore et de reprendre la démarche de Bertrand Tavernier dans *La mort en direct*, à la fois esthétique et symbolique, en commençant par la nécropole, lieu fabuleux qui domine la ville et que domine la statue de John Knox, père spirituel du capitalisme marchand écossais. A qui la regarde d'en bas, les nuages, en passant, paraissent l'attirer, elle va choir dans la panique ! Elle surgit, en vérité, d'une forêt d'obélisques, de coupoles et de bustes où commerçants côtoient ingénieurs et poètes, unis par la même richesse ostentatoire de parvenus et mêlant la chronologie de la cité, de Strathclyde à Clydebank, des doyens d'université aux maîtres de forges.

Mais là, déjà, la ville triche avec elle-même : un Glaswégien irrespectueux a surchargé au crayon gras la statue blanche d'un édile d'un sexe sobre et éloquent dont les courbes empruntent à Matisse ; ailleurs, des écoliers gouailleurs dégustent un pepsi sur les marches ensoleillées d'un cénotaphe ; et une perspective gazonnée ouvre sur un faubourg lointain que les tenements ouvriers disputent encore aux gratte-ciel de la finance.

Image classique. Mais Glasgow, ville éclatée, ville éventrée, l'est jusqu'au cœur. Le réseau de ses rues est un système sanguin dont chaque vaisseau est à la fois déchiré et inachevé, impasse et passage, charriant l'ancien et le moderne dans un même culte de l'insolence et de la démesure. Ainsi, les vitres fumées de la nouvelle gare de Queen Street reflètent les vitres enfumées de celle, désaffectée, de High Street ; et Duke Street se jette dans George Square, veine (ou artère ?) de l'East End, qui distille son art de la misère et du sommeil en épicerie de quartier, pubs aveugles, hôpitaux crasseux, usines détruites, hôtels décrépis (Great Eastern, où est ta gloire ?), banques rutilantes et églises reconverties en asiles de nuit.

Cent autres exemples diraient cette mêlée énorme de la pierre, du verre, de l'herbe et de la suie, où jouent soleil et néons, garnements et golden boys, où tout enfin annonce son contraire. Mais ne diraient rien du chiffre secret de Glasgow, ce grand corps immobile et grouillant dont on ne sait s'il vit, se décompose ou s'élabore.

*22 août 1980*

## MYKINES

Je ne me souviens plus dans quel livre de la merveilleuse bibliothèque de la pension Sofia Davidsen à Mykines j'avais trouvé cette citation de *Comus*, mise en épigraphe de ces pages, dont j'ignorais alors qu'il s'agissait d'une œuvre de jeunesse de Milton :

*To the Ocean now I fly,  
And those northern climes that ly  
Where day never shuts his eye –*

Citation au demeurant trafiquée, puisque chez Milton les *climes* sont *happy* et non pas *northern*, et que les vers suivants indiquent clairement qu'on vogue/vole non pas vers une île arctique, mais vers le paradis perdu du Jardin des Hespérides :

- *Up in the broad fields of the sky :  
There I suck the liquid ayr  
All amidst the Gardens fair  
Of Hesperus...*

Mais je la laisse d'autant plus volontiers que la « vertu » que Milton célèbre dans sa pantomime est moins la chasteté que la hauteur d'âme, la *recta ratio* et la liberté d'esprit – qualités qu'enseigne certainement le rude paradis de Mykines.

## LA TRAVERSEE

La tempête avait fait rage toute la nuit à Sörvágur, si bien que jusqu'au dernier moment nous n'avons pas été sûrs de pouvoir partir, malgré le grand soleil revenu, en raison de l'état de la mer. Le *Sùlan*, qui assure la liaison, et qui est le nom féringien du fou de bassan, n'est qu'une longue barque noire – mais son patron, aux dents d'écume et de basalte, raviné, à pic, en a vu d'autres.

Au milieu des paquets d'embruns et des cris des oiseaux, rasant d'énormes blocs de basalte aux noms de titans : Drangarnir, Tindhólmur, Gáshólmur... nous éprouvons très vite la sensation d'être en route pour plus loin que jamais.

Accostage sportif à Mykines, dans une faille de la falaise. Le vent fait partir à la renverse sur la rampe d'accès au port. On comprend mieux la prudence qui était de mise ce matin à Sörvágur et pourquoi la légende veut que l'île *flotte*<sup>1</sup>, et qu'elle ait été une gigantesque baleine qui disparaissait dès que se levait la brume.

<sup>1</sup> J'ai retrouvé aujourd'hui [30 septembre 2015, exposition *Per Kirkeby et la région polaire* à la Maison du Danemark] cette sensation de flottement dans les estampes que Per Kirkeby a gravées à la pointe sèche sur le motif, aux Féroé, en 2000. Baleines, mais aussi animaux glaciaires à poils longs, d'avant l'homme. Voir *Rejsen til Færøerne*, in *Amitiés*.

## LA PENSION SOFIA DAVIDSEN

Nous logeons à la pension Sofia Davidsen dans une mansarde donnant sur le toit d'herbe et le ciel sillonné de vols de macareux.

Notre hôtesse (son mari Benadikt est actuellement en campagne de pêche au Groenland) est la fée d'un logis de conte : des pièces à plafond bas aux poutres apparentes, chaudes de toutes les choses des pays du froid et de la pluie où l'on vit chez soi, peaux de mouton, poufs en laine écrue (elle file elle-même sa laine, bien qu'aux Féroé le travail de la laine soit, paraît-il, l'apanage des hommes), canapés bas habillés de patchworks aux couleurs vives, comme on les imagine dans les retraites d'explorateurs, des livres aux murs et, par terre, des oiseaux empaillés, des livres encore, avec des reliures anciennes, les abat-jours sont découpés dans des vertèbres de baleine, et pas un pouce du papier peint aux motifs bleus et gris qui n'ait son médaillon, sa photo de famille, ou une aquarelle de la falaise aux macareux dédicacée par un voyageur de passage. La moindre surface et le moindre recoin recèlent un bibelot mirifique, ici une bouteille à col étroit emplie de coquillages, là un sablier en verre dépoli, un vase de poupée en porcelaine aux arabesques grenat, d'où sort une rose pompon artificielle, une boîte à bonbons Mackintosh's Quality Street, un cendrier découpé dans une corne de bélier, une énorme épingle à linge de chêne sculpté... Farandole de couleurs qui semble se déployer pour damer le pion aux longues nuits immobiles des hivers du nord.

On mange ici comme quatre, à commencer par le thé de bienvenue, qui est servi avec des pancakes en forme de cœur. Nous découvrirons par la suite avec délices le pudding à la rhubarbe, les macareux farcis au pain d'épices, le foie de mouton sauté à la confiture de groseilles... La maîtresse de maison fait elle-même son pain, et mange avec ses pensionnaires en racontant la vie de son île.

Ses pensionnaires, c'est-à-dire pour l'heure Søren, l'immense Danois flegmatique dont nous avons fait la connaissance sur le *Bàngo*, entre Vestmanna et Oyrargjógv, qui est photographe de mode à Stockholm et qui – évidemment - photographie tout ce qui lui tombe sous l'objectif, et une petite Norvégienne timide, au visage couvert de taches de rousseur, aide-soignante à Trondheim, qui parle comme un livre.



Le Danois à la guitare, chantant  
Strangers in the the night.

Ils seront rejoints lors de la liaison suivante par un couple d'universitaires français de Reykjavik, insupportables de pédanterie, qui passeront le plus clair de leur temps dans leur chambre à apprendre par cœur un traité anglais de 1944 sur les Féroé, et par Jon Olsen, barbe blonde et regard pétillant, un artiste sans âge mais certainement très moderne, puisqu'il représentera le Danemark à la prochaine Biennale de Paris avec des sculptures en bréchets d'oiseaux et en pommes de terre – il ne se déplace que flanqué de sa muse, une grande perche qui dessine n'importe quoi n'importe comment.



Entre deux tournées au petit phare blanc de Mykineshólmur ou aux falaises de fous de bassan – les oiseaux Concorde - du Fuglabjörg, la vie s'installe au salon, un peu comme dans *Les visiteurs du soir*. Søren joue à la guitare les succès du « regretté Otis » ou se plonge dans d'interminables parties d'échecs avec Just, le pêcheur sans femme aux yeux transparents à force d'être bleus, tandis que Jon Olsen endosse le rôle du bouffon en mimant le macareux distrait qui se cogne en vol contre la falaise et que les Français encyclopédiques, probablement soucieux de recroiser les informations glanées dans les incunables de la bibliothèque, font subir un interrogatoire en règle à notre hôtesse...

Dans la nuit du vingt au vingt-et-un juillet, nous assistons en direct, dans la tempête de neige du téléviseur, aux premiers pas de l'homme sur la lune.

[...]

## L'AGNEAU MORT

Il faisait tempête sur la mer. Le vent soufflait du sud, dressant la houle sur les falaises, obligeant le bateau de Sörvágur à rester au port. La pluie avait tombé toute la matinée, fine et violente. Dans la salle à manger au plafond bas, où ça sentait bon la cuisine, l'odeur sucrée d'un gâteau dans le four, le café qu'on vient de moudre, Madame Davidsen parlait en anglais avec sa voix de gorge du mauvais temps, de sa vie, et du premier homme sur la lune.

*L'après-midi, promenade [...] vers l'intérieur de l'île, à l'est.*

Les orchidées mouchetées, mauves et brunes. La mousse élastique. Les bergeries aux toits haubanés. Au cœur de l'île, une grande maison inachevée, un mur de parpaings à bas. Le cri agaçant des huîtres pie, l'oiseau emblématique des Féroé,



qu'on appelle ici *tjaldur*. Les vaches beiges comme ensevelies dans les hautes herbes. Les moutons aux museaux noirs. Les champs de goélands marins et la rumeur lointaine de l'océan.

*Au fur et à mesure de la montée, le brouillard gagne, et la seule solution au retour est de suivre le ruisseau.*

Pour retrouver la vallée, je décide de suivre un filet d'eau, à ciel ouvert ou souterrain, levant les courlis. L'envol brusque des alouettes me fait sursauter. Perdus dans le brouillard, un cheval noir et un cheval blanc surgissent.

*[...] Le temps se lève enfin.*

Comme si les choses avançaient lentement vers moi. Le ciel s'éclaircissait vers le bas. Avec soulagement, je vis bientôt devant moi le « V » de la falaise, où le soleil faisait sur la mer une tache épaisse.

Dans un repli du ruisseau, boule blanche sur le vert cru de l'herbe, un agneau mort. Les cornes déjà volontaires, le museau enfoui dans la laine frisée de la poitrine, les pattes grêles posées à plat comme deux mains de petit enfant. Un agneau mort, de froid peut-être, dans la brume qui se défait lentement. La bergerie de pierres grises au toit d'herbe et d'écorces défoncé était à deux pas. Mort à deux pas de la bergerie dans un repli du ruisseau. Un agneau mort, l'œil bleu grand ouvert, sans trace de souffrance.

Les enfants blonds jouent au ballon sur la place de l'église avec les chiens au lourd pelage noir et blanc et au regard du demi-jour des îles les nuits d'été, et l'œil bleu grand ouvert de l'agneau mort de Mykines leur interdit de mourir jamais.

*[...]*

*19-29 juillet 1969*



Dessin de Søren Lehmann

## LA NUIT DE BRUGES

« Mais attention, Bruges c'est très belle », m'assurait le chauffeur de l'antique Scania – un Américain originaire de New York marié à la fille d'un gros transporteur d'Anvers.

C'est en Angleterre que j'avais rencontré cette jeune fille de bonne famille, à qui ma mémoire, peut-être parce qu'elle était ronde et très blonde, avait mis du rose dans son prénom alors qu'elle s'appelait tout simplement Jo. Elle détestait la télévision belge (pas une maison ou un bar ici qui n'ait pourtant son récepteur ouvert) et l'uniforme des soldats de Baudouin, mais adorait la voile et son papa, maître verrier à Bruges.

J'imagine ce soir que je suis son hôte. Ses camarades sont belles et superficielles, ou ingrates et sensibles. J'aime leur commerce cultivé et inutile. Nous dînons d'anguilles au vert (évidemment) au bord d'un canal. J'explique que je dois ressembler un peu au raté de *La maman et la putain*, puisque je n'irai pas voir Ostende – mais il n'y pleut pas en juillet : sans doute la ville de la chanson de Caussimon est-elle à découvrir hors-saison, comme Sables-d'Or-les-Pins dans mon pays.

Plus tard, nous irons au *Kinks*, dont les deux demoiselles en Cortina me demandèrent tout à l'heure l'adresse tandis que j'étais plongé dans la vitrine d'un marchand de bibelots : cristaux taillés, colliers en grès enfumé, porcelaines chinoises... Je me souviens qu'alors passèrent derrière quatre jeunes Anglaises luisantes, qui s'éloignèrent en pouffant de rire sous les arbres. Au bar, je serai très heureux et très seul.

Dix heures du soir, sur la place du marché. Bruges est vide, un silence de songe. J'ai un cornet de frites à vingt francs belges dans la main. Je suis heureux et seul - et ne souhaite personne à mes côtés. J'ai besoin de Bruges pour sa seule vacance et ma seule fatigue. Néons orange dans l'eau des douves. Des familles souriantes et des amoureux de Peynet se dirigent vers leurs hôtels. Quelque chose de cette ville m'appartient, et j'ai le sentiment de l'avoir su avant même de commencer à la connaître.

Plus jeune, j'aurais aimé vivre dans ces maisons miniatures, nickelées, carreaux teintés, salons emplis de tapis, de livres et de vases tarabiscotés. Je m'y promène aujourd'hui comme dans les livres d'images de mon enfance, en imaginant le scénario d'un film intitulé « La nuit de Bruges ».

... La caméra découvre la ville. C'est une fin de journée grise. Le vent enroule les bannières autour de leurs hampes. Du côté du Béguinage passe un enterrement : de grandes Vauxhall noires disparaissent sous les couronnes de fleurs. Les rues pavées, désertes. Aucune espèce de bruit sauf, à la fin de la séquence, le carillon du beffroi. Partout, sur le quai Rozenhoed, sur le Lac d'Amour, voltigent des duvets de cygne. Les cafés et les maisons vivent derrière leurs murs de briques et leurs fenêtres opaques. On y pressent la justesse des maîtres flamands, cruels comme les accents de leur langue : le jugement dernier de Bosch, la vivisection de Gérard David ou les têtes coupées de la légende de Sainte Ursule – « paysage saturé de gestes nobles et de stigmates » (Paul-Louis Rossi).

Le jeune homme, qu'on voit de dos, croise de très jeunes filles en robe gitane, d'une seule couleur chatoyante. On les devine acides et blanches. Taches de rousseur, bras nus, cheveux libres.

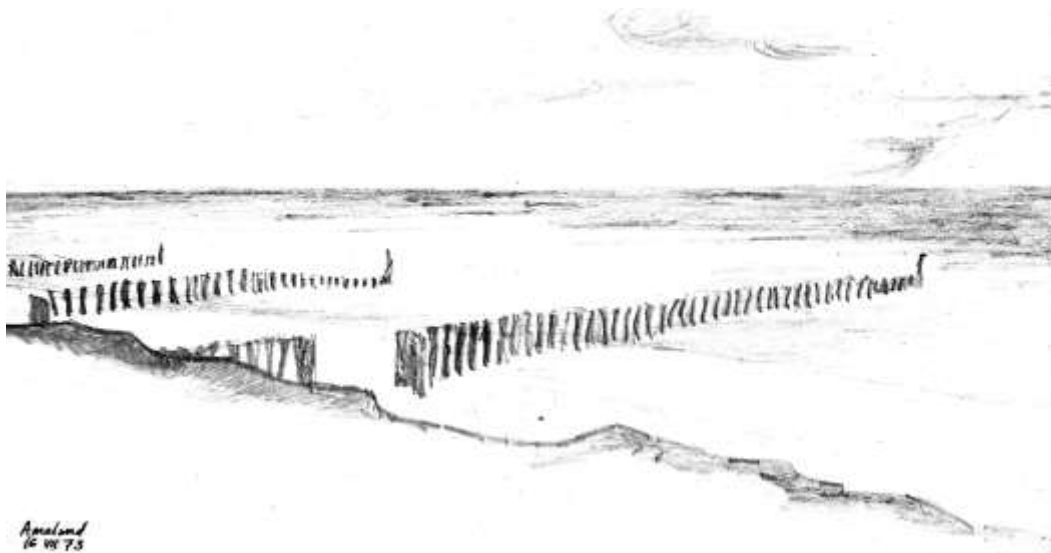
Plus tard, extérieur nuit. Les restaurants avec quelques convives attardés. Reflets des lumières sur les canaux. Tout est plein d'espace, mais tout s'anime à mesure que la caméra s'avance, joie de vivre tranquille et lente, en sorte que Bruges devient la ville de l'égarement.

*13 juillet 1973*

## AMELAND

Dans la salle commune de l'AJ «De Kleine Grie» d'Ameland, pleine d'Allemands brailards et de Hollandaises en fleurs qui ne demandent qu'à être cueillies – pourquoi les fruits des hautes branches me semblent-ils toujours meilleurs ? *A whiter shade of pale* sur le transistor des trois joueurs de cartes de la table voisine. Dehors, le ciel gris des bonnes solitudes.

Hier soir tard, j'ai eu longtemps pour moi seul la plage et la dune, la mer et le ciel, dans une même absence de couleur, profonde, liquide, et la pluie drue, fouettée par un vent de mythologie nordique. Je revoyais la lente traversée dans le chenal qui slalomait entre les vasières piquetées d'oiseaux blancs, et pourquoi elles avaient donné leur nom à la mer d'ici : *Waddenzee*. Le regard se perdait à droite dans la lumière qui baissait, au bout la vase et la nuit se confondaient déjà aux portes du pays où m'attendait l'amour.



A ceux que j'aime je voudrais faire aimer ces îles de marche contre le vent et de visage mouillé : Belle-Île pour une arrivée à la voile certain samedi soir de mai, l'Islande pour une adolescence splendide et les Shetland pour une adolescence brisée, et Mykines pour dix jours d'une vie passée ailleurs. Lieux où perdre, où gagner une virginité.

J'exagère, bien sûr. L'écriture est un abus de confiance. Celui qui mettrait ses pas dans les miens ne verrait rien de ce que je dis. A Anvers, désarçonné par les fougueux Rubens de la cathédrale au carillon bavard, il ne trouvera pas refuge dans la nativité naïve qui surmonte le tronc de Hans Jozef ; il ne fuira pas les boutiques des diamantaires de l'Hoveniersstraat pour s'embarquer dans les marines du Steen vers des pays aux reflets de bière ; et il ne croisera pas l'AMI sur sa péniche dans le port fidèle aux belles images de l'enfance, où je veux croire que s'entasse encore sur les quais « tout ce qu'on peut imaginer, depuis les bêtes fauves envoyées d'Afrique jusqu'à des régiments de voitures américaines en pièces détachées ».



A Amsterdam, dans le youth hostel de l'Old Bakery, il ne se prendra pas pour Rimbaud au 8, Great College street à Londres, il ne verra pas dans la boîte de nuit qui lui fait face le même désenchantement sur les beaux visages, ni la danse macabre des jupes imprimées, et n'imaginera pas les mains osseuses jouant pour lui seul une scène d'adieu.

[...] Au début, j'ai été littéralement assommé. Puis je suis entré dans le tourbillon des touristes, tout au spectacle des prostituées, des sex-shops, godemichets et hard focky-focky porno films, heavy metal, frites à la mayonnaise, milkshakes et glaces multicolores. Je retrouvais la solitude confortable des foules. De nouveau j'étais un pur étranger, définitivement différent, à la recherche du génie des villes et secrètement comblé de voir ses questions rester sans réponse, fraîches pour de nouvelles aventures.

Ô paradis artificiels ! ô dérèglement de tous les sens ! Noces magnétiques de la nuit sans fond des autres et de l'énorme petite nuit qu'on porte en soi – tellement fascinante ! - mais tant de nuits au pied du Dam, dans le Vondelpark, les boîtes bondées de la Leidsestraat et les maisons flottantes, pourquoi laisser le jour aux éboueurs ?

[...] Je pensais au vieil « aventurier », tel qu'il aimait à se définir, rencontré avant le départ dans le train de nuit de Toulouse, qui se trouvait du boulot un mois par-ci, un mois par-là, et se nourrissait de sentiments forts : amours passagères et amitiés de travail. Comment jugerait-il cette Mecque d'une jeunesse qui n'est déjà plus la sienne ? Et serait-il heureux, comme je le fus, de retrouver le lendemain la joie familiale de Monnickendam, verte et blanche, rayonnante d'artifice, tout entière travestie pour le quatrième centenaire du Zuiderzee ?

... La nuit est tombée. Les adolescentes continuent d'aller et venir autour de l'AJ d'Ameland, les reins creusés, l'œil insolent et la lèvre gourmande. Pressentent-elles déjà la fuite du soleil, l'abîme du temps ?

*17 juillet 1973*

## DUBROVNIK

Le nom slave lui convient mal : trop de rocaïlle, trop peu de mesure. A qui l'a vue dans le printemps naissant, Raguse dit mieux sa finesse et son élégance.

Ville blanche, que rosit à peine le soir, et nette, et tiède pourtant, d'une tiédeur qui procède à la fois de la palette (de la rumeur) des blancs : marbre lustré du Stradum, gris perle du fort Saint Jean, tufeau éblouissant des remparts sud... les tuiles elles-mêmes, mastic, ocre pâle, orangées, sont plus proches du blanc que du rouge – et de la répétition des formes : mille façades, homothétiques de dix mille moellons, équilibrent les jeux de la lumière, la distribuent en nuances infinies et résolvent le principe rectangulaire en courbes et rondeurs. Cette ville qui, dans le détail, a la rigueur des architectures militaires, ne peut s'apprécier qu'en termes féminins : souple, délicate, féline.

L'histoire confirme ce visage : sa diplomatie protégea sa liberté plus sûrement que ses remparts, dont on retient moins les bastions que la dentelle des ponts d'accès. Le chemin de ronde lui-même est d'abord une promenade sur la mer. Puis le regard découvre que les habitations s'ouvrent non pas sur des meurtrières, mais des balcons à colonnes. Et les ruelles, tendues de linge lumineux, débouchent sur des places vénitiennes.

Vénitiennes à peine, devrait-on dire, car cette ville se garde de tout excès et de toute ostentation. Sa beauté n'ignore pas une certaine retenue, qui n'est pas de la froideur, mais de l'honnêteté. Dubrovnik janséniste ? La vérité est qu'on pense moins ici aux fastes de Saint Marc qu'à la sobriété d'Uzès, à Othello qu'à Bérénice. Voici une ville plus encline aux confidences qu'à la passion – ou plutôt : dont la passion s'exprime avec grâce. Voici l'intelligence contre l'apparence, et contre la barbarie, la civilisation.

*4 avril 1981*

## MOSCOU, DECOUVERTE D'UNE VILLE

Les villes appartiennent à l'autre sexe. Cela commence par un regard croisé, par quoi s'éveille le désir. Sans lui, point de mémoire, la ville pour nous n'existe pas. Toulouse, ma voisine de palier pendant un an, et Stockholm, deux ou trois fois traversée en coup de vent, se sont perdues là où Lisbonne et Glasgow ne cessent pas de rayonner. Puis l'allure se précise, les signes s'ordonnent, et nous apprenons à déchiffrer la ville, qu'alors seulement nous pourrions peut-être aimer.

La collégiale Basile-le-Bienheureux fut au commencement de Moscou, merveilleux jouet d'enfant posé dans la lumière du soir derrière la carapace de pavés de la Place Rouge. De la Place du Cinquanteaire, elle ne laisse voir que ses coupoles de sucre d'orge et on monte vers elle comme vers une récompense. Ce n'est que plus tard que le guide nous apprend qu'Ivan le terrible voulut en faire « un hymne à la joie transposé dans la pierre ».

Est-ce notre analphabétisme cyrillique, la vitesse et la cohue des transports en commun, ou l'aliénation qu'engendrent inévitablement les circuits organisés ? – les images ensuite s'accumulèrent, pyramides de billes. Tout se déroba par la base, impossible d'y mettre de l'ordre.

La première idée fut de lire dans les productions de la propagande soviétique un nouvel art religieux, avec ses canons et ses vertus sacramentelles. Mais nul Théophane, nul Andreï Roublev capable de donner aux icônes de Lénine un regard assez malicieux, ou assez souverain, qui en eût fait des allégories de l'empire et de sa capitale.

La lenteur du temps socialiste aurait aussi pu faire un bon thème : les files d'attente à l'aéroport de Cheremietevo (et le regard vide des douaniers), la langue écrite - паспортный контроль - à rallonge, les distances et les échelles, l'interminable prospekt Mira ou l'hôtel Cosmos gratteur de ciel, à multiplier par dix, l'herbe folle autour de la cathédrale de Smolensk... Mais les moscovites ignorent le verbe flâner, et le métro mène un train d'enfer.

Les pèlerinages littéraires (la Guendrikov pereoulok d'Aragon, où « nous étions tous ensemble assis », devenue pereoulok Maïakovskogo, ou le Kitaï Gorod de Cendrars, avec ses rues qui s'élargissent « soudainement devant un dôme d'or que des bandes de corneilles criardes fouettent comme une toupie ») et l'athlétisme monumental – vise la coupole ! – ne donneraient pas plus une image complète du puzzle.

Le stock des clés s'épuise, s'enlise dans les sables mouvants de l'anecdote. La vérité est que nous nous sommes perdus.

Il faut se résoudre à l'humilité et déplier le plan de la ville. Tout alors s'éclaire : Moscou est un escargot !

La Moskova ocre en est le pied, les Monts Lénine et l'Université Lomonossov la tête. Centrée sur la Place Rouge, la coquille se développe en une spirale double, voire triple : le grand cercle des boulevards de verdure, la ceinture des jardins, la boucle enfin de Kitaï Gorod. Les grandes avenues rayonnent vers le cœur-Kremlin. Leurs intersections avec la spirale définissent les points d'ancrage du texte.



Kitai Gorod ⊥ rue Razine = église de la Sainte-Trinité de Nikitniki, superbe vacherin au chocolat.

Kitai Gorod ⊥ rue Kirov = place Dzerjinski, dont les façades sont peintes aux vers de Maïakovski, et dans un coin de laquelle s'élève la tour-pagode de Roman Klein.

Ceinture des jardins ⊥ rue Kirov = monument aux soldats russes morts en Bulgarie.

Ceinture des jardins ⊥ rue Gorki = place Pouchkine (dont le guide oublie de nous dire qu'elle est la place où se rassemblent les dissidents).

Boulevard de verdure ⊥ rue Gorki = statue de Maïakovski.

Boulevard de verdure ⊥ rue Kirov = statue de Lermontov.

Pour finir, repérer dans les cases de cette marelle géante les sept gratte-ciel élevés à la gloire du stalinisme triomphant.

*16 juillet 1984*

## MALTE

La tentation est forte de décrire Malte par les empreintes qu'y a laissées l'Histoire. La plus évidente, l'anglaise, qui est aussi la plus incongrue dans ce pays de pierre et de soleil. La plus laide, la catholique, qui a coiffé d'un dôme ostentatoire la moindre éminence. La plus enfouie, l'arabe, dans les aspérités de la langue. Ou bien celle de la Rome antique, comme dans ces jardins du quartier résidentiel d'Attard, plantés de canéphores aux seins ronds, témoins nostalgiques d'une époque où le nudisme n'était pas encore proscrit : « mhux permess tghum jew tixxemmex toplless jew gharwien ».

Le sel convient aussi à l'âpreté de cette île sans rivière et sans paysage, que ses villes jaunes, grands jeux de cubes sans règles, dévorent. Mais d'autres lieux : la Manche en Espagne, le Magne en Grèce... partagent avec Malte cette vocation minérale et je préfère user ici d'un artifice : la balustrade, cette « rangée de balustres portant une table d'appui ». Quant au balustre, j'admire que ce mot vienne de la voisine Italie : « *balaustro*, fleur du grenadier sauvage ; d'abord en ce sens au XVI<sup>ème</sup> siècle ; sens actuel dû au renflement du balustre ressemblant à celui de la fleur. »

J'ignore s'il faut lire dans cette rencontre du climat et du motif architectural une manifestation du *deus loci* cher à Durrell ou, plus simplement, une importation sicilienne (c'est au XVI<sup>ème</sup> siècle que les Chevaliers confièrent à Francesco Laparelli et consorts le soin de mettre Malte à l'heure de la Renaissance italienne), mais il est sûr que les Maltais sacrifient au culte de la balustrade comme nulle part ailleurs.

Elle est à Malte tyrannique. Ajourée ou aveuglée, pleine ou feinte, ocre ou blanche, il ne lui suffit pas d'exclure toute autre forme de garde-corps, elle s'impose à l'œil comme le noyau de l'architecture îlienne, publique ou domestique. Comme si le toit n'était plat qu'au motif d'une terrasse et le sous-sol surélevé à celui d'un escalier extérieur, escalier et terrasse eux-mêmes prétextes à balustrades fastueuses – et ce n'est rien dire des murs de clôture ou des bow-windows. A Mellieha, le pignon d'un immeuble collectif s'ouvre, accordéon cubiste, sur la balustrade de l'escalier et des paliers de quatre étages successifs : le passager de l'autobus poussif qui le longe pénètre brusquement dans une gravure d'Escher...

Une telle débauche ne trahit-elle pas un désarroi ? Au même titre que le vison ou la limousine made in Germany, la balustrade est un signe extérieur de richesse : Moulinsart et le château du Baron Rajaudan de Sagess ne signifieraient plus rien sans leurs balustrades. Ce petit pays aride (merveille aussi que la balauste soit au rang des simples la fleur *séchée* du grenadier) et surpeuplé qui se souvient de sa richesse ancienne et rêve au Jardin des Hespérides, s'invente des vergers de pierre passibles de l'impôt sur la fortune – joue, pour ne pas se perdre, la comédie de l'abondance.

Oui, Malte est un théâtre.

Il est à Malte un autre théâtre que celui des balustrades, qui trahit peut-être aussi la nostalgie du règne végétal perdu, car c'est un théâtre de verdure : celui des autobus.

Qui n'a pas vu leur ballet autour de la fontaine de Triton, à l'entrée de La Valette, ne sait rien de l'île. Et qui n'y verrait que prétexte à ironiser sur l'art très britannique d'accommoder les restes passerait probablement à côté du principal. Car

ce qu'affiche l'autobus maltais sous sa propreté de sous neuf, et jusque dans ses tickets, est moins son grand âge que sa couleur : vert pomme.



Dans la pièce quotidienne qui se joue ici, son rôle est déterminant. Il est le vert perdu, la chlorophylle, l'oxygène. La gare routière de La Valette figure un pré ; le parking réservé à l'embarcadère de Gozo, dans la hamada de Harfa, une oasis saharienne ; et l'autobus que nous prîmes un soir à Birzebbuga faisait palmiers sur le port désert...

Qui se soucie que les autobus de Guernesey aient été récemment repeints en blanc ? Une telle mesure à Malte provoquerait sans doute des émeutes. Le voyageur comprend le désir de l'autochtone lorsqu'au soir d'un long jour passé à piétiner dans la poussière ocre et l'oxyde de carbone arrive enfin l'autobus vert pomme. Il vit le retour comme une récompense et ne songe plus à quitter une île capable d'aussi beaux simulacres.

*Février 1985*

## LA MILLE MIGLIA SOTTO LA PIOGGIA

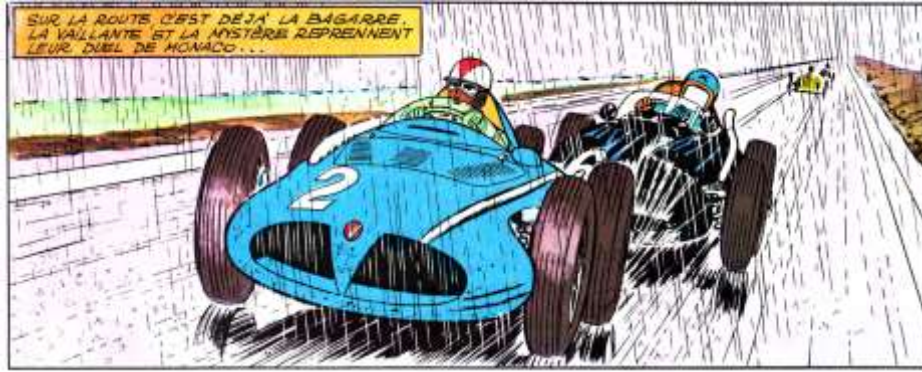
ou *Il sogno divenuto realita*

Il y eut d'abord les affiches, aux vitrines de tous les magasins de Ferrare : une rutilante Ferrari, frappée du numéro 91, effectuant un dérapage contrôlé devant le château des Este. Puis l'embarras de notre logeur, nous expliquant que nous devrions changer de chambre la nuit du 2 mai, parce que c'était celle de la *Mille miglia* et que tout avait été réservé depuis longtemps pour cette date. Enfin, piazza Trento Trieste, sous les colonnettes fantaisie du flanc gauche de la cathédrale, l'estrade aux couleurs de l'Officina ferrarese autour de laquelle avaient poussé, pendant notre visite à Bologne, une forêt de barrières métalliques et un parterre de chaises pliantes.

La pluie, qui n'avait pratiquement pas cessé depuis la veille, redoubla avec la nuit. La « prima vettura » était attendue pour 23h55 et le spectacle devait commencer à 22h15 par un défilé de mode et une remise de prix aux émérites pilotes ferrarais, qui furent annulés pour cause de pluie. Qu'importait, le vrai spectacle n'était pas sur l'estrade mais dans les rues, qui se remplissaient lentement de parapluies et de k-ways aux couleurs de Ferrari ou des scudérias locales, de marchands de cacahuètes et d'une quantité impressionnante d'organiseurs affairés et inutiles, tandis que se regroupaient les véhicules rutilants des carabinieri, polizia comunale et autres vigili de fuego, et que les projecteurs de la RAI balayaient les marbres roses et blancs de la cathédrale.

Epuisés par la journée de déambulation dans les bourrasques de Bologne et décidés à être debout aux aurores pour assurer le programme chargé du lendemain (Ravenne, Pomposa, les valli d'Albarella et Chioggia), nous étions remontés nous coucher vers onze heures, convaincus d'être passé à côté d'un grand évènement populaire italien.

Et c'est le lendemain aux aurores que nous avons découvert « la leggenda a quattro ruote, il sogno divenuto realita »... Tirés du sommeil par d'impérieux vrombissements, notre premier réflexe fut d'accuser le sans-gêne des chauffards italiens. Mais à la porte de l'hôtel une petite fusée bleue coupa l'espace : frisson de joie sous la pluie. Toutes les deux minutes partaient sous les arches du château, dans une pétarade ostentatoire qui enflammait le corso des Martyrs de la liberté, les quelques trois cents vieux bolides de la cinquante-huitième édition de la Mille miglia : des Ferrari, dont peut-être la Testa Rossa avec laquelle Olivier Gendebien et Paul Frère remportèrent les 24 heures du Mans en 1960 (j'avais onze ans et j'étais derrière la grille des tribunes avec un calot de papier *L'Equipe* sur le crâne et un périscope en carton entre les mains), des Maserati, des Jaguar et des Aston Martin, mais aussi - je les ai vues comme je vous vois - la Ferrari 250 G.T. n° 627 de Mauro Caldi, une MG de Jidéhem pilotée par Starter et des Vaillante de la grande époque, celle où les pilotes étaient sans visage...



Sur la route de Ravenne, où les trombes d'eau achèvent de décoller les flèches rouges placardées sur le parcours de la course, nous imaginons les concurrents baignant dans le cockpit de leurs voitures. Les rêves de B.D. ont au moins ceci de bon qu'ils sont imperméables au « tempo bruto » !

*3 mai 1991*

## UN PANORAME MIRAVILIEUX

« Je n'en crois pas mes oreilles : est-ce bien du français que j'entends ? »

A la table voisine du café de la grand' place de Militello, il s'est retourné vers nous, qui échangeons sur le rythme lent que les Siciliens imprimaient à leur langue, la rendant facilement compréhensible à un étranger hésitant en italien (un peu comme les Argentins pour les hispanisants). De beaux yeux dorés, très vifs, et de l'énergie à revendre – quel âge lui donner ? Cinquante, soixante ? Il a dû être irrésistible dans sa jeunesse. A dix-huit ans, il part à l'aventure en laissant tout derrière lui. Il se sent une vocation de dessinateur et de peintre depuis qu'il a vu le *Moulin Rouge* de Huston, et sa route passera donc par Toulouse, où il rencontre l'amour de sa vie, puis Montmartre. Il s'installe dans une mansarde qui donne sur Notre-Dame et parvient à vivoter de son art – combien de temps, il ne le dit pas, mais vingt ans plus tard l'amour a fui et il revient au pays, où il se sent désormais comme un étranger (« ici vous savez, on me trouve bizarre »), déplorant la bêtise et l'étroitesse d'esprit de ses compatriotes (« ils conduisent leur voiture comme un âne – un âne ne sait pas lire les tabelles, n'est-ce-pas ? »).

Le plus dur est la sensation d'enfermement. Ici tout se sait, tout est lié : « il y a au-dessus de nous, comment dites-vous ? une grille... » - il se garde de prononcer le mot mafia. Mais il garde tout de même l'espoir de contribuer à faire sortir sa ville natale de sa léthargie, car quelques astres sont alignés : le nouveau maire a été sénateur à Rome et les villes du Val di Noto sont candidates au titre de capitale européenne de la culture en 2020. Militello a des atouts architecturaux et naturels qu'il serait facile, avec un peu d'imagination, de mettre en valeur : « je leur ai dit : avec peu on peut faire beaucoup ». Ce n'est pas pour rien qu'un fils du pays, devenu le patron de la Rai 1, a fait construire à deux pas, sur une colline qui regarde à la fois l'Etna et la mer, l'une des plus somptueuses villas de Sicile (je pense à part moi que rien ne change : où ai-je lu que le propriétaire de la Villa del Casale à Piazza Armerina était peut-être un organisateur de jeux du cirque ?).

« Vous avez une minute ? Regardez... ». Il sort une tablette de sa sacoche et nous présente en 3D quelques-uns des projets urbanistiques qu'il a soumis aux édiles locaux : une fontaine lumineuse dans le jardin public, un escalier dans un recoin de béton devenu un lieu d'aisance, le belvédère de l'église Saint-Antoine où il jouait enfant, un autre au nord où l'on a dressé un mur comme pour cacher le paysage... Nous voyant convaincus, il se lève et nous entraîne à sa suite (« je suis votre guide, c'est un honneur pour moi ») à la découverte des trésors cachés du « peuple » de Militello (popolo en italien désigne aussi bien le peuple que le pays peuplé).

« Regardez ce panorama, n'est-ce pas miravilieux ? » Ce le serait en effet, s'il n'y avait pas ce grillage rouillé, cette terrasse écroulée et ce dépôt d'ordures.

Notre guide s'avise brusquement que le temps passe et qu'on approche dangereusement de l'heure de la sieste. Une petite trattoria s'ouvre devant à droite. « Avec un bon plat de pâtes, je serai de nouveau heureux ! »

Nous nous quittons en nous serrant la main. « Mieux que ça ». Il me reprend la main et la serre cette fois-ci fortement et longuement.

11 octobre 2017

ASIE

## LES RECITS DU SOUS-GOUVERNEUR

Nous étions arrivés à Sharak quelques jours plus tôt. A pied, à bout de forces, avec un jerrycan vide, laissant le Dodge en panne d'essence dans le lit du torrent à sec qui faisait office de piste depuis Chest-i-Sharif. Mais dans cette oasis perdue de la Montagne du Grand Père (la *Kob-i-Baba* est le prolongement occidental de l'Hindoukouch), l'essence était encore plus rare que les œufs - Allah sait pourtant si c'était la fête lorsqu'un œuf mollet agrémentait notre assiette de palao ! Entre les âpres négociations avec les géologues (?) russes et les allers-retours à Chakcharan, la grande - et l'unique - ville sur la route du centre, la recherche de la précieuse térébenthine nous avait valu de devenir des quasi-citoyens d'honneur de Sharak. Si bien que le sous-gouverneur, qui devait ici faire office à la fois de maire, de chef de la police et de trésorier principal, nous avait invités à prendre le thé chez lui pour notre dernier soir.

C'est à la lumière tremblante d'une lampe à pétrole, dans un pidgin à couper au couteau, qu'il nous initia à l'imaginaire afghan. En mettant au net ces quelques contes des Mille et une nuits de Sharak, je m'aperçois qu'il y manque le plus beau - celui de Jam, l'antique minaret ghoride oublié au milieu de nulle part. Jam qui s'éloigne à mesure qu'on s'en rapproche, Jam dont nous ne saurons jamais s'il existe vraiment. Son histoire commence ainsi : « il était une fois quatre jeunes étrangers qui ne croyaient pas aux djinns... »

## LE CHÂTEAU DES DJINNS

J'avais un maître d'école qui ne croyait pas aux djinns, jusqu'au jour où, à l'occasion d'un voyage en Inde, il décida de se rendre au Grand Château Maudit derrière la montagne. On racontait à son sujet les histoires les plus effrayantes, et personne de ceux qui soupçonnaient son existence n'avait osé s'y aventurer.

Mon maître entreprit l'escalade de la montagne, avec le Coran sous le bras. Il découvrit facilement le château et y pénétra par le portail principal, grand ouvert. Tout semblait désert : pas de mobilier, ni de tapis, pas âme qui vive. Il s'assit et ouvrit son livre.

C'est alors que sur la page ouverte il vit une main, qu'il ne put serrer : une main sans matière. Il referma son livre sur la main. Alors lui apparut un corps d'homme coupé sous la ceinture, tandis que mille rires fusaient autour de lui. Puis ce furent dix mille hommes qui se mirent à rire. Puis plus rien.

L'instant d'après tomba à ses pieds de quoi faire un bon repas : du pain, du riz, des fruits, du thé... Il mangea et s'en fut du château.

Depuis ce jour, mon maître sait que les djinns existent, parce qu'au commencement ils étaient non pas une vue de l'esprit, mais des hommes.



## DU SUCRE POUR LE THE

Les djinns font très souvent office de serviteurs. A ce sujet, je me souviens d'une aventure qui est arrivée à un de mes amis.

C'était à la fin du ramadan, qu'il avait passé en prières avec un imam dans une mosquée de montagne, à une centaine de kilomètres au nord de Kandahar. Il éprouva le besoin de sucre pour son thé, mais l'imam lui répondit qu'hélas il n'en avait plus.

« Dommage ! Quand je pense que j'ai un ami à Kandahar grossiste en sucre, qui pourrait m'en fournir par kilos !

- Ecrivez-moi son nom et son adresse, dit l'imam, et vous aurez votre sucre.

- Mais Kandahar est si loin !

- Ecrivez. »

Quand il eu fini d'écrire, un pied apparut. L'imam glissa le papier qui portait le nom et l'adresse de l'ami de mon ami dans le creux de l'orteil. Le pied disparut aussitôt avec le papier.

Dix minutes plus tard, une main déposait deux kilos de sucre aux pieds de mon ami, et une voix surgie de nulle part s'adressait à lui avec ces mots :

« Voici votre sucre.

- Mais comment avez-vous pu l'apporter si vite ?

- Je l'ai apporté. »

## LES LECONS DES RÊVES

Si vous rêvez d'un serpent, c'est que vous avez un ennemi dans votre vie : si vous tuez le serpent, votre ennemi ne pourra rien contre vous, mais s'il vous mord, méfiez-vous de tout votre entourage.

Si vous rêvez que vous voyagez au galop d'un bon cheval, il ne vous arrivera que du bien, mais si vous êtes sur un baudet poussif, vous ne vous marierez pas de sitôt !

## UN MAGICIEN

Ce que je vais raconter, je l'ai de mes yeux vu.

J'étais alors étudiant à Kaboul, et je me rendais en camion à Kandahar. Un voyageur se pencha vers moi :

« Vous voyez ce gros homme aux longues moustaches assis à droite du chauffeur ? Allez le voir, il vous en apprendra de belles ! »

Au crépuscule, un pont coupé obligea le camion à s'arrêter. Les voyageurs s'accroupirent en cercle pour dîner, et j'en profitai pour m'adresser au gros homme :

« Est-il vrai que vous êtes magicien ?

- Donnez-moi un demi afghani », me dit-il en guise de réponse.

Il mit la pièce de monnaie dans son poing, qu'il leva. Il l'ouvrit : plus rien. Il le referma et l'ouvrit derechef : il en tomba une pièce de deux afghanis.

Incrédule malgré tout, je lui pris le poignet dans la main et retroussai la manche de sa tunique :

« Pourriez-vous aussi multiplier les pains ? »

A partir d'une croûte, il nous donna un pain qui venait de sortir du four.

« Mais comment faites-vous ? lui demandai-je.

- C'est mon métier. »

Durant le reste du voyage, que je fis à ses côtés, il se servit encore par deux fois de sa main magique. La première, pour faire couler de l'eau fraîche en pressant un *tasbib*. La seconde fois, il leva le poing et le porta à ses narines :

« Hmm ! cela sent vraiment très bon ! dit-il.

- Mais vous n'avez rien dans la main !

- Cela sent de très loin. »

Il porta le poing sous mon nez : c'était l'odeur d'un exquis parfum de femme. J'écartai les doigts et aperçus le goulot d'un minuscule flacon.

« Donnez le moi, lui demandai-je.

- Impossible : il vient d'une boutique de Kaboul, et je ne suis pas un voleur ! »

## UN COUP DE FOLIE

Lorsque mon frère était plus jeune (nous habitions alors à Hérat), il eut un rêve étrange qu'un pauvre hère voulut bien lui décrypter :

« Dans quelque temps, vous tomberez subitement très malade ; mais vous guérirez aussi vite. »

Trois mois s'étaient écoulés quand mon frère s'en fut un jour au jardin. Cinq heures plus tard, il n'était toujours pas réapparu. Toute la famille se mit à sa recherche. On finit par le trouver, étendu sur le sol sans connaissance, pieds et poings liés, une corde autour du cou, torse nu : sa poitrine était lacérée de griffures d'ongles.

Quand il reprit connaissance, son âme n'était plus à lui. Sa folie dura presque six mois. Et comme l'avait prédit le rêve, il guérit du jour au lendemain.

Il nous raconta alors ce qui s'était passé dans le jardin. Quatre jeunes filles étaient venues vers lui et lui avaient demandé à tour de rôle :

« Est-ce que tu m'aimes ? »

A ses quatre réponses négatives, la première lui avait attaché les mains, la seconde les pieds, la troisième lui avait ôté sa chemise et griffé la poitrine, et la dernière lui avait serré la corde autour du cou.

Depuis mon frère s'est marié, et il n'a plus jamais perdu la raison.

*Août 1971*

## VIEUX LU ET PETITE ZHANG

Shanghai, six heures du matin en juillet. Une bruine tiède lustre les petits pavés de marbre des trottoirs de la rue de Nankin, qui s'ouvre à l'est sur la lumière laiteuse du Bund. Le célèbre boulevard, où se croisaient hier soir dans une anarchie bon enfant vélos et vélomoteurs, attelés ou non de carrioles pleines de légumes verts ou de produits bruns, taxis et bus bondés (Shanghai : dix-sept millions d'habitants, dix millions de vélos, soixante mille taxis...), camions antédiluviens des entreprises d'état et limousines aux vitres fumées du corps diplomatique et des apparatchiks, est encore désert. Entre le parterre du Huangpu, que sillonnent les trains de péniches du Yangzi et les cargos de haute mer, et le décor de comédie musicale des gratte-ciel hérités de l'époque des Concessions, des centaines de danseurs ont investi la promenade. Sous l'œil de Mao, dont la statue géante garde l'entrée, une troupe en jogging rose fuchsia enfle des pas de deux en se tenant par des foulards, un vieux couple se lance dans une valse au son d'un transistor, une jeune fille vêtue de blanc dessine dans l'espace des idéogrammes énigmatiques...

Le zélé reporter du *Magazine 29* que je m'efforce d'être s'est approché de la scène pour prendre quelques photos.

« Are you German ? »

Qu'un « long nez » en costume cravate soit pris pour un Allemand n'a rien d'étonnant à Shanghai : tous les taxis de la ville sont des Volkswagen Santana et nos voisins d'Outre-Rhin ont investi ici quatre cent cinquante millions de dollars depuis 1993, autant que les Américains et les Japonais. Mais que la question soit posée en anglais par un Chinois sans âge mérite attention. Je m'empresse de lui répondre dans mon plus pur mandarin : « bù shi, wô shi faguoren ! ». Le visage du vieux monsieur se fend d'un sourire jusqu'aux oreilles. Précieux matin, qui lui apporte cet auditeur attentif !

Une longue conversation s'engage alors sous la pluie dans un sabir de chinois balbutiant et d'anglais approximatif. Apprenez d'abord, jeune homme qui pensez tout savoir des Célestes, que ce que vous voyez là n'est pas ce que les journalistes occidentaux baptisent hâtivement « gymnastique chinoise ». Je vais vous montrer ce qu'est le vrai « taijiquan ». Le vieux monsieur m'entraîne alors sous la première arche du pont jeté sur la rivière Suzhou, l'affluent du Huangpu qui traverse la ville d'est en ouest, et se joint à un groupe qui semble lutter au ralenti contre un ennemi invisible – ou intérieur. Les fentes de ses yeux se ferment, ses mains s'appuient sur l'air, son corps perd son poids. Je me sens soudain ridicule avec mon appareil-photo, mal dégrossi, barbare.

Plus je regarde et plus je comprends pourquoi vivre, pour un Chinois, veut dire non pas posséder la vie, mais être possédé par elle. Et pourquoi le taijiquan et les disciplines basées sur la « respiration embryonnaire », telles que la calligraphie, sont ici données comme gages de longévité.



Monsieur Lu, c'est son nom, me confie avec fierté qu'il a 89 ans. Il a appris l'anglais lorsqu'il travaillait dans la concession américaine et a élevé sept enfants – « *bù shao ! too many !* ». Son aîné, le seul qui visiblement l'intéresse, est devenu dessinateur industriel. Et puisque décidément je semble curieux de connaître son histoire, il entreprend de me faire visiter son quartier. Nous prenons le bus n° 8, car Monsieur Lu est infatigable (humour chinois : prendre le 8, c'est marcher, car le chiffre huit s'écrit en chinois comme un homme qui fait le grand écart !) et nous nous retrouvons au milieu d'un marché libre hérissé de parapluies multicolores, sous une averse qui a « l'odeur de fumée » évoquée par Malraux dans *La condition humaine*. Nous trouvons refuge dans une gargote familière de Monsieur Lu, où il tient absolument à m'offrir un petit déjeuner de spécialités locales : soupe aux raviolis et assortiment de *baozij* aigres-doux. Aïe, me voici débiteur d'un Chinois...

L'addition ne tarde pas à se présenter. Aux abords de l'Hôtel de la Paix jusqu'où il est venu me raccompagner, Monsieur Lu m'explique que son fils aîné bien-aimé collectionne les dollars – pas pour les changer au marché noir, bien sûr, mais pour décorer les murs de son salon. Si je pouvais, en souvenir, puisque je travaille dans une banque... Je me dis, peut-être à tort, que mon nouvel ami ne perd pas le nord.

Mais qu'est-ce que l'amitié sinon un commerce, et ne suis-je pas à Shanghai, dont Albert Londres, dans les années trente, à l'époque du « two-three » (deux dollars le verre, trois dollars la nuit), donnait la définition lapidaire suivante : « banque, bank, banking, banco », et dont Zhu Rongji, l'actuel Vice-Premier Ministre chargé de la réforme du système bancaire et financier, surnommé le « tsar de l'économie chinoise », fut naguère le maire ? Henri Hunault, le directeur général de l'International Bank of Paris and Shanghai, la joint-venture montée en 1992 entre la BNP et la succursale de la Banque Industrielle et Commerciale de Chine à Shanghai, qui a fait toute sa carrière en Asie et parle cinq dialectes chinois, nous confirme que le mot sésame est ici le *guanxi*, construit sur le verbe 关 *guan* : enfermer, emprisonner, qui signifie à la fois lien, influence, intérêt... Mon dictionnaire de poche m'apprend que *guan*, lorsqu'il est flanqué du cœur ( 关心 *guanxin*), signifie souci, douane s'il est précédé de la mer ( 海关 *haijguan*) et dettes s'il est précédé de l'année ( 年关

*nianguan* : la mauvaise passe de fin d'année !). Un seul sinogramme en dit plus sur le Pays du Milieu que le pavé d'un ancien ministre de l'Education Nationale, fût-il devenu académicien français...

Notre guide d'aujourd'hui est une jeune recrue de Coopers & Lybrand. Mademoiselle Zhang est jolie à la façon chinoise : un tailleur bleu marine moule sa fine silhouette et ses longs cheveux noirs encadrent un visage de lune, maquillé avec soin, qu'éclairent deux yeux de chat. Son anglais, peaufiné par un stage de six mois à Londres, est impeccable. Elle pratique le *guanxi* à merveille : à la Bourse des valeurs, elle fait un signe de salut aux jeunes opérateurs en gilet rouge qui lèvent le nez de leur écran, et elle laisse plus tard sa carte de visite à Monsieur Liu Jinbao, le patron de choc de la puissante Banque de Chine, qui est la coqueluche du tout-Shanghai.

Elle pratique avec un bonheur égal une autre discipline nationale, le *guoqing*, littéralement la « célébration du pays », par lequel les Chinois, qui sont tous nés quelque part, se rapprochent des Bretons. Il faut reconnaître que sa ville s'y prête, avec son passé frondeur : les jacqueries des Taiping dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, la naissance du Parti Communiste Chinois en 1921 (au 106 de la rue Wantz, dans la concession française) – elle oublie opportunément les exactions de la Bande des Quatre pendant les dix années noires de la Révolution Culturelle... son présent fébrile et son avenir mirifique, décrété le jour de 1992 où Monsieur Deng accorda à Shanghai, en remerciement de ses bons et loyaux services fiscaux, le statut de « fils aîné de la Chine ». Du haut de la « perle d'Orient », la plus haute tour de télévision du monde (468 mètres), qui se dresse comme un phare géant en face du Bund, à la pointe de la presqu'île de Pudong, Mademoiselle Zhang se laisse aller à l'ivresse très chinoise des grands nombres : Pudong, c'est Manhattan un siècle plus tard, 520 kms<sup>2</sup> de gratte-ciel, d'échafaudages et de terrassements, aussi grand que l'état de Singapour – son plus grand concurrent dans la course à la suprématie financière en Asie du sud-est -, quarante fois La Défense, quatre-vingt-dix milliards de francs d'investissements en infrastructures routières et portuaires...



Pourtant, lorsqu'en remontant dans le minibus je lance à la cantonade « wômen qù ba ! » (en route !), elle se retourne, comme piquée au vif :

« But THIS is chinese ! »

Quel est ce long-nez banquier qui baragouine le mandarin ? Qu'est-il venu faire ici ? Je lui explique que je suis tombé tout petit dans la potion magique de sa ville en lisant *Le Lotus Bleu*. Elle ne connaît ni Tintin ni son homonyme Zhang Zhongjien, l'étudiant des beaux-arts de Shanghai qui servit de modèle à Hergé pour créer Tchang, mais je crois que la belle histoire d'amitié entre le célèbre dessinateur belge et le petit sculpteur chinois l'émeut plus qu'elle n'en laisse paraître.

Au banquet que nous offre ce soir Coopers & Lybrand dans la « Sassoon living-room » très arts-déco de l'Hôtel de la Paix, le vin blanc du Shandong lui met le feu aux joues et lui délie la langue. Savez-vous à quoi rêve Mademoiselle Zhang ? Aux soirées karaoké bien sûr, mais aussi aux escarpements noyés de brume des Montagnes Jaunes et à la chanson légère du vent dans les pins, fredonnée par l'ermite Han Shan, qui écrivait au VIIème siècle :

*J'ai choisi ma place dans un fouillis de falaises.  
Aucune piste pour les hommes,  
Rien qu'un passage d'oiseau  
Derrière les nuages blancs  
Accrochés à des rochers presque invisibles.  
De loin parfois je crie  
Aux familles chargées de plats précieux  
Sur leurs chars à bœufs :  
Pourquoi tout ce luxe dites-moi,  
Pourquoi ce vacarme ?*

Le vieux sage fasciné par les billets verts, qui m'a souhaité longue vie en me quittant, et la jeune golden girl éprise de matins brumeux dans la montagne appartiennent bien au même peuple. Ce peuple, héritier de quatre millénaires d'histoire, est convaincu d'avoir l'avenir devant lui. Nous sommes les enfants du Plan Marshall : nos enfants ne pourront probablement pas ignorer les déprimés et les poussées de fièvre de la future Bourse de Pudong.

*Le Magazine 29 n° 70  
(Crédit Agricole du Finistère)  
Novembre 1996*

## AU RETOUR DU JAPON

### 1

Nous avons terminé notre séjour à Kyoto par la visite du petit ermitage de Shisen-dô, que le samouraï Jôzan Ishikawa fit construire en 1641. Il avait alors cinquante-neuf ans. Depuis l'âge de seize ans, il avait été au service des puissants, ce qui lui avait largement donné le loisir de faire le tour des vanités humaines. Il n'aspirait plus alors qu'à s'abîmer dans la contemplation du passage des saisons dans son jardin, et à s'adonner à la calligraphie, entouré de compagnons choisis : les 36 poètes T'ang dont les portraits minutieux font une frise autour du *Shisen-no-ma*, ouvert au sud sur une mer d'azalées. La nuit, il montait contempler la lune dans le campanile du *Shôgetsurô*. C'est dans cette retraite rustique qu'il mourut, au printemps de ses quatre-vingt-dix ans, entouré de tous les siens.

Dans l'avion du retour, je tombe sur un bel article de Silvia Kerim dans *Le Courrier*, où elle évoque sa rencontre avec le poète Mircea Ivanescu, à Sibiu – qui est aussi la patrie de Lucian Blaga : *Il habitait dans une très ancienne maison aux murs épais et verdâtres [ces maisons ont des toits de tuiles rouges ornés d'étranges lucarnes arrondies comme les paupières alourdies d'un vieillard]. Il avait une véranda fleurie et un jardin plein de chats.* Il me semble soudain que rien ne sépare vraiment le vieux monsieur de Sibiu et le samouraï de Kyoto, et qu'il faudrait peu pour que je les rejoigne, refaisant dix mille fois le geste délié d'un sinogramme pur sous le regard sans dissimulation de quelques grands aînés : Rimbaud, Char, Thomas...

### 2

Pour l'occidental de mon âge, le Japon s'incarne dans deux ou trois couples contradictoires : Mitsuhiro et Yoko Tsuno, Ozu et Kitano, Sei Shonagon et Mishima... auxquels se superposent quelques regards de passage : Loti, Barthes, Bouvier... qui posent plus de questions qu'ils n'apportent de réponses (sauf Claudel peut-être, pourtant si peu japonais : *La pivoine / et cette rougeur en nous qui précède la pensée*, ou bien : *Aucun nombre / mais une odeur indivisible*).

L'expérience de Kyoto confirme cette tarte à la crème que le Japon est pétri de paradoxes. Raconter le Japon, c'est dire une chose et son contraire (« une leçon de tout et de rien », dit Bouvier au terme de sa *Chronique japonaise*) : ce peuple, qui a su faire tenir le silence dans les dix-sept syllabes du haïku, est capable de passer des heures dans l'enfer des salles de pachinko ; à Fushimi-Inari, à Arashiyama, à Kurama, comme partout où la pente interdit d'habiter, l'arbre sauvage est vénéré comme un dieu, mais il n'est pas nécessaire d'avoir l'œil impitoyable de Michaux pour voir qu'il est ailleurs « torturé dès que possible par l'homme » ; et les punkettes locales, aux cheveux jaunes et à la langue percée, ne renonceraient pour rien au monde aux rites collectifs du nouvel an à Kiyomizu-dera, le « sanctuaire de l'eau pure ».

Finalement, ce qui dirait peut-être le mieux l'étrangeté radicale de cette île, pour les tintinophiles que nous sommes tous peu ou prou devenus, est le quasi-exclusivement japonais musée « international » du manga qui vient d'ouvrir ses portes au centre de la ville, sur la Karasuma. Bibliothèque conviendrait d'ailleurs mieux pour

cet immense bâtiment (une ancienne école), qui aligne sur trois étages 200 000 petits bouquins dont chacun semble le clone du précédent : même format, même couverture aux couleurs criardes, mêmes vignettes hachées en noir et blanc – métaphore d’une nation de *salary men* rêvant de la gloire perdue des samouraï (ou des basses besognes des ninjas).

### 3

On explique souvent que le mot *Karesansui* trouve son origine dans l’idée d’un paysage *asséché*. Le *Sakuteiki* [traité de référence sur l’art du jardin écrit pendant la période Heian] précise pourtant que « lorsque les pierres sont placées dans un endroit où il n’y a ni plan d’eau ni ruisseau, cela s’appelle un *Karesansui* », suggérant que l’eau n’a jamais été réellement associée à l’objectif de départ.

Au tout début, le jardin japonais consistait en un plan d’eau, avec des îles et des pierres mises là pour symboliser la mer. Cela signifiait évidemment que la base de toutes les pierres du jardin était immergée. Le jardin *Karesansui* a conservé ce principe, en disposant des pierres sans eau, en sorte que les parties inférieures des pierres qui auraient été cachées par l’eau soient désormais visibles – situation qui fait penser au mot *Karagu*, en référence à la façon dont les chevilles sont révélées lorsque les pans du kimono se soulèvent. Il est permis de penser que c’est de ce mot que vient *Karesansui*, surtout quand on sait qu’il se prononçait autrefois *Karesanzui*, qui se rapproche encore plus de *Karagu*. Puisque ce *Kara* était écrit selon plusieurs variantes de Kanji, on peut en déduire que le sens originel n’était pas « sec », mais un autre sens commun à ces caractères. « Révéler » est le seul sens qui ne contredit aucune de ces variantes.

On pourrait donc définir le *Karesansui* comme « un paysage de pierres dont les bases, qui auraient été ailleurs cachées par l’eau, sont révélées ». C’est sur ces prémisses, conjugués à l’influence du bouddhisme zen, que ce type de jardin s’est développé.

Masaaki Ono

### 4

Au Daisen-in, nous avons longuement navigué entre terre et ciel, grue et tortue, avant de nous fixer devant la grande mer de gravier blanc ratissé. Mais le temps nous est compté, nous avons rendez-vous avec Anna pour une visite du jardin botanique. Sur le seuil du temple, nous sommes hélés par un moine hilare – nous l’avions vu quelques minutes plus tôt en grande conversation avec d’autres visiteurs, dans la maison de thé, où nous n’avions pas osé prendre place, de crainte d’importuner.

« Hey ! are you American ?

- no, French, Français.

- ah, la France... Popopopom pompom pompom (sur l’air de *La Marseillaise*) !»

Nous ne saurons jamais si ce petit numéro visait à nous éveiller et à nous faire prendre conscience de la vanité de notre hâte, ou à nous ramener à la maison de thé, pour nous extorquer quelques yens – les deux, peut-être.



Son père est Japonais, sa mère Vietnamiennne. Elle travaille comme interprète judiciaire à Kobé. Un joli visage de poupée brune, sur lequel il est impossible de mettre un âge. Dans le petit café excentré où se retrouvent tous les mois une poignée de Français de passage et de Japonais désireux de pratiquer la langue de Molière (ou d'Alain Delon ?), elle s'est empressée de venir s'asseoir à notre table pour nous dire, dans un Français précis et sans accent, tout le bien qu'elle pense de son pays d'adoption :

- les hommes sont infidèles : ils vont au *love hotel* tandis que la femme reste à la maison veiller sur le sommeil des enfants,
- en tête à tête avec une femme, ils sont doux comme des agneaux ; en groupe, ils sont d'une grossièreté insigne,
- les femmes sont bêtes : elles sont prêtes à tout pour un étranger du moment qu'il a les yeux clairs et un long nez,
- la politesse japonaise n'est rien d'autre qu'un réflexe commercial : si vous n'achetez pas, on vous ignorera,
- d'ailleurs, les prières et tous les rites, ils les pratiquent par habitude mais n'y croient pas, ils n'ont qu'un seul dieu : l'argent,
- rien d'autre ne les intéresse : ils ne voyagent pas, ne sont curieux de rien (j'ai envie de lui opposer le célèbre proverbe kyotoïte : « lance une pierre, tu blesses un professeur »),
- ils se vivent comme le peuple élu de la race jaune, mais ils sont en admiration pour tout ce qui est occidental, surtout américain,
- ils passent beaucoup de temps au bureau : cela ne veut pas dire qu'ils travaillent beaucoup, et encore moins qu'ils sont efficaces,
- tout est propre au-dehors, parce que ce cela coûte très cher de salir les lieux publics, mais dans les maisons règne un grand laisser-aller,
- c'est ici le pays du matin calme, parce que tout acte de rébellion est fortement réprimé, mais lorsque le masque tombe, le Japonais se montre tel qu'il est vraiment : un animal sauvage,
- etc...

Nous finissons par lui demander ce qui la retient de retourner au Vietnam, où elle a passé son enfance et sa jeunesse : « ici, je me sens en sécurité. »

Idée d'un poème qui aurait eu la forme d'un *gobei*, cette guirlande de papier blanc découpé en un zigzag savant qui délimite les enceintes sacrées du shintoïsme : derrière est l'*autre* monde, où se manifeste le *kami* (par exemple, l'arbre dont les fruits nourrissent l'homme) - ce qui, plus fort et plus grand que soi, inspire crainte et respect.

Que le poème fonctionne comme un *gobei*, qu'il soit l'interface entre le lecteur et ce qui sème le doute dans les apparences, avait de quoi séduire. Mais les mots ne sont pas venus - non pas excessivement contraints par la forme de la guirlande, mais illégitimes : le *gobei* est muet, il ne traduit rien, n'explique rien. Léger veilleur végétal dans la nuit du passant distrait.

Pour refermer le cercle, une *guirlande* ancienne (mai 1992, d'où son titre : *Au milieu du printemps*, que je pourrais sous-titrer aujourd'hui, conjuguant à la saison les allers-retours du temps, *Le chemin vers Kyoto*) construite à partir d'un voyage immobile dans une exposition de calligraphies japonaises – collage où le sens prend le pas sur le geste, la pensée sur la sensation. Où l'élan du soleil levant se brise dans un couchant introspectif :

*il fait beau*

*pluie nettoie, vent polit*

*accueillir le vent frais  
le vent venant de loin*

*parfum*

*écrire tranquillement  
faire moi-même la lumière  
en recherchant le chemin  
l'accomplissement des souhaits*

*porter*

*porter la vie quotidienne  
porter  
misère, mais le cœur est noble*

*vieux arbres  
le cerisier  
inépuisable*

*inépuisable  
voyager  
de l'été à l'automne*

*regarder le jour et la nuit  
la lune de cette nuit*

*faire moi-même la lumière  
en recherchant le chemin  
(le chemin vers Rakuyo)*

*loi d'entendre ainsi  
l'accomplissement des souhaits*

*parfum  
tous les débuts ont leur fin*

*Janvier 2007*

## LE METICULEUX MISTER WALTON

Le choix de l'hébergement du premier soir, quand on arrive dans un pays et une ville dont on ne connaît rien, est un exercice de haute voltige. Ainsi le Blue River de Saïgon avait été parfait, alors que le Pearl City de Colombo nous avait sérieusement refroidis.

A Fort Cochin, le Walton's Homestay était inconnu du routard et ne figurait pas dans les coups de cœur du Lonely planet. Mais c'était un *homestay*, c'est-à-dire un logement chez l'habitant, et non pas une banale *guest-house*, qui n'est souvent qu'un hôtel déguisé – et par-dessus le marché il proclamait fièrement le nom du maître des lieux. Un hôte probablement *différent*, à en juger par la prose du Lonely : « Le méticuleux M. Walton propose de grandes chambres au mobilier en bois dans sa charmante vieille maison blanc et bleu. Jardin verdoyant plein d'oiseaux à l'arrière et grande librairie d'occasion en bas. »

L'adjectif méticuleux : (du latin *meticulosus*, craintif), qui s'inquiète de minuties, qui a le goût des plus petits détails - posait question, surtout traduit de *meticulous*, qui pouvait être un faux-ami et vouloir dire tatillon, voire pingre... Mais il y avait la grande librairie d'occasion, les commentaires enthousiastes des amoureux voyageurs de Trip Advisor et le site internet du homestay lui-même, qui ne se contentait pas d'afficher une magnifique façade coloniale : on y apprenait que le mantra secret (?) de la maison était un vers du poète américain Sam Walter Foss, que Mr Christopher Walton avait étudié dans sa jeunesse :

*Let me live in a house by the side of the road  
and be a friend to man.*

Et le poète ajoutait :

*I rejoice when the travelers rejoice,  
And weep with the strangers that moan...*

Pas de doute, Walton's homestay devait être un bon plan. Quant à la méticulosité du propriétaire, j'en eu rapidement un aperçu plutôt positif lors des échanges de mails de réservation : le Dear Mr Walton semblait beaucoup s'inquiéter qu'on puisse arriver à mâlines sonnantes, après une nuit d'avion, et qu'on doive attendre treize heures pour entrer en possession de notre chambre.



... Pas de tromperie sur la façade, mais « la grande librairie d'occasion » n'est en fait que le bureau-bibliothèque de l'hôtelier-voyagiste amateur de vers anciens, un petit monsieur à lunettes ostensiblement affairé, officiant au milieu d'un monceau de paperasse protectrice sur un trône recouvert d'une serviette éponge (il n'a pas un poil de graisse mais doit tenir de ses lointains ancêtres anglo-saxons une allergie à la mousson). Grand lecteur peut-être (lorsque nous débarquâmes, il commentait avec un de ses pensionnaires un gros livre consacré aux portulans hollandais), mais plus certainement fan de séries télé américaines – ou de *masala* bollywoodiens – qu'il retrouve sur son ordinateur portable dès que ses clients lui laissent un instant de répit.

Clients qu'il traite avec un sérieux papal (il faut dire que la maison regorge de croix : la première surprise du voyageur au Kérala est le nombre d'églises, presque aussi nombreuses que les permanences du parti communiste), sérieux qui pourrait passer d'abord pour de la froideur mais n'est qu'une manifestation de cette méticulosité qu'au fil des jours nous allons découvrir et dans laquelle nous finirons par lire une vraie chaleur humaine. Au bout de deux minutes, on sait quelle sera notre chambre et quand nous pourrons en prendre possession, où laisser nos bagages en attendant et comment prendre tout de suite une douche si nous en ressentons le besoin ; deux minutes plus tard, on est muni d'une Kochi city tourist map (not to scale) du grand Kochi avec tous ses musts ; deux minutes encore, et on connaît les meilleures tables de Fort Cochin (et accessoirement la localisation des ATM). Evidemment, on saura plus tard comment se rendre à Allepey de la meilleure façon et quels sont les lieux qu'il ne faut pas manquer de visiter au Kérala.

Ce fut donc Capoue à Fort Cochin, d'où nous ne nous arrachâmes qu'au quatrième jour, avec une réservation ferme pour le retour, car nous savions que nous allions regretter la grande chambre fraîche avec son mobilier sombre et le bonheur en fin de journée de ressusciter sous la douche avant de s'étendre sous le ventilateur, et de plonger avec délices (et un peu d'effarement) dans *L'Inde éternelle* de Richard Waterstone, en compagnie, parmi mille autres, de Vishnou le préservateur, qui eut la bonne idée d'offrir l'univers aux humains, et de son huitième avatar, Krishna, le dieu berger séducteur de gopis, guerrier invincible, ami loyal et insatiable amant, un type formidable, ce qui explique sans doute sa starisation – son portrait est dans toutes les échoppes, à côté de lui le Christ et Mao font figure d'amateurs – tandis que l'orage tropical fait rage dans la nuit.

Nous retrouvâmes notre chambre le soir du vendredi saint, après une épuisante journée de bus, d'Ooty à Coïmbatore, puis de Coïmbatore à Ernakulam, heureusement conclue par la traversée en ferry vers Fort Cochin, à l'occasion de laquelle nous pûmes constater une fois de plus l'extraordinaire capacité des Indiens à faire compliqué – sans doute héritée de leurs dieux - avec deux interminables queues zigzagantes pour prendre les tickets, une pour les hommes et une pour les femmes ! qui ne se débloquent que quelques minutes avant le départ, et se reforment quelques mètres plus loin sur le quai au contrôle des tickets...

Problème : le dimanche de Pâques est sacré chez les Walton comme un premier mai – pas de petit déjeuner et fermeture de la grande librairie d'occasion. Mais nous pourrons dimanche, en attendant le taxi qui nous mènera à l'aéroport pour minuit, laisser nos bagages à la pension et profiter des douches communes.

Est-ce l'effet de la semaine radieuse et de l'innocence retrouvée à la messe du Rédempteur ? Le méticuleux Mister Walton nous laissera finalement notre chambre jusqu'à l'arrivée du taxi, cadeau royal pour les voyageurs qui savent l'enfer du dernier jour lorsque l'avion décolle dans la nuit, et divisera par trois le prix de la nuitée sans petit déjeuner. Cerise sur le gâteau, il nous offrira au moment de nous quitter deux paquets de bâtons d'encens, « pour avoir une bonne image de l'Inde lorsque nous y repenserons en France ».

Dans la petite Tata blanche qui nous mène à travers l'interminable ville-rue déserte vers l'avion du retour, je me dis que l'homme est une sacrée belle invention et rends grâce aux dieux indiens de nous en avoir fait profiter.

*Avril 2012*

# AFRIQUE

## INSTANTANES D'ALGERIE

Je rêvais d'Amérique andine et d'Asie du Sud-est mais je n'ai pas échappé au lot commun des ingénieurs agronomes de ma génération : c'est en Algérie que j'ai effectué mon service militaire au titre de la coopération, à l'Institut des Technologies Agricoles Appliquées de Skikda. Bien que les forces du mal, comment les appeler autrement ? politiques et religieuses, y fussent déjà à l'œuvre, je suis tombé amoureux de ce pays auquel je m'étais d'abord refusé, et garde le regret de n'avoir pu y retourner pour en faire les honneurs à mes enfants.

Je vous envoie aujourd'hui ces quelques *instantanés* extraits de mes notes d'alors pour essayer de dire à Nadia Guendouz et Youcef Sebti, à Rhazani, à Malika, Karyma et tous les autres de là-bas, que je ne les oublie pas.

*Lettre à Télérama à l'occasion d'un Spécial Algérie,  
le 2 septembre 1998*

Skikda, quartier du Faubourg, sous les bougainvilliers en fleurs, une fillette en gandoura mauve vend des figues de barbarie.

Passage à niveau fermé avant Bouira, sous le panneau ARRÊTEZ, le visage de pomme desséchée d'une vieille femme, en jupes de couleurs vives, un bidon de suif à la main.

Skikda, rampe de la Tour des pins, un homme squelettique en costume fripé bleu pétrole. Sourire doux. Son fils aux cheveux roux crépus. A-t-il connu les maquis de la guerre d'indépendance ?

Cet élève, qui a le mal du pays, me demande « un médicament pour oublier de penser ».

Skikda, à gauche en montant la rue Jugurtha, un mur ocre couvert de graffiti multicolores. Passent un marchand de beignets et une vieille femme cassée.

Deux gosses sur le bourricot de l'école s'enfoncent dans l'ombre de l'allée de pacaniers.

L'aube à Saïda. Cafés-gâteaux dans la salle de bar glaciale, tables de fer, vitre cassée. Eblouissement des femmes endimanchées.

Oasis de Thyout. De dos, au bout d'une ruelle couverte, un « petit misère » regarde fumer un four à pain. Côté jardins, au premier étage d'un ksar édentié, la gandoura bleue d'une jeune Saouri curieuse. Un vieux sage nègre se profile sur le mur doré.

Un après-midi d'hiver ensoleillé à Collo. Ciel cristallin, lavé par le vent. L'odeur de peinture fraîche des palangriers. Un enfant joue aux bateaux sur la cale du port. Sa flottille est composée de morceaux de liège.

Palette kabyle, de l'or des figuiers de novembre à la sortie de Souk-el-Tnine aux cèdres bleus de Tikjda, d'un mariage éclatant sur les pentes de Taguemount au feu d'artifice de Tizi-Ouzou la noire, du ciré phosphorescent des bergers de Tirourda, dont la voix portait haut dans les brumes, au cimetière musulman du Belloua, d'où lire le pays comme une carte, de l'arête pure des Béni Ouacif au *pla* (comme un pla cerdagnol) de gazon miraculeusement vert niché derrière la « main du Juif ». Pays sans fin, d'une beauté sans démentis.

Ce pays de couleurs primitives et de disputes, empêtré dans son soleil et ses musiciens, m'imprègne. Je le lis, hommes et choses, entre toutes mes lignes.

Dans Biskra en compagnie de Rhazani, entre les arbres centenaires du jardin public, eucalyptus, genévriers, caroubiers, cyprès, mimosas... dont il me détaille l'usage des fruits. Plus tôt, sous la tonnelle d'un café croulant de fleurs écarlates, il me racontait les trésors du désert : truffes de septembre, baies et gousses fraîches dont se régalaient les chameaux, bienfaits de la médecine par les plantes. Et ses drames : les crues de l'Oued Abdi, la palmeraie atteinte du bayoud et la fournaise de l'été, tueuse de nourrissons.

Dans le premier « domaine » traversé après l'aérodrome d'Ain-el-Bey, le linge sèche sous le feuillage jaune des acacias. Plus loin, Guettar lutte contre le vent sur sa bosse de chameau. Dans un camaïeu brun et mauve (labours, chaumes, bétail, cachabias, maisons de pierre...) éclatent les gandouras légères des jeunes filles à la fontaine.

La route s'élève après Khanga, d'où part certaine *Neskine piste* promise à tous les trafics, avant d'entrer dans les Némentchas glorieux. Croisé une mère et sa fille cassées sous des fagots énormes, puis une fillette guidant l'âne chargé de bidons d'eau sur lequel est monté son frère. Une image d'avant Ménaa me revient : père et fils sur deux mulets, précédés de mère et filles portant sacs de jute. Je vis dans un pays où l'esclavage n'a pas été aboli.

Youyous de jeunes filles au marabout du Fort Gouraya, qu'emporte le vent d'ouest.

Djebel Amour, Anatolie d'alfa. Dans le soleil couchant, une tente noire abritée contre une ferme en ruines, cuivre roux. Passent une femme et la cachabia brune d'un nomade sur un cheval blanc.

Femmes de Laghouat, voile bleu encadré de deux voiles blancs, penchées à la vitrine d'une bijouterie repeinte de frais. Au-dessus de la porte, l'enluminure naïve d'un palmier et d'un chameau.

Skikda sous la pluie. Je fends ce soir une foule décuplée, pains ou ballots de paille sous le bras. Aux balcons les enfants jouent avec les béliers de l'Aïd.



Alger, l'enfance joyeuse des foules, la précipitation brillante des veilles de fête. Trésors anciens des librairies, odeur de cumin des terrasses, jeunes femmes offertes et interdites. Place de la gare, dans la cohue des queues aux bus, je me suis fait voler mon portefeuille. Des passagers m'ont aussitôt offert de payer mon billet. Un petit vieux vouait aux gémonies « les voyous qui salissent l'Algérie ». Comment leur dire que cent dinars perdus ne me coûtent rien dans ce pays beau à l'excès, malade de se faire aimer, où, enfin, je n'attends plus que la *vraie vie* commence ?

*Juillet 1974-décembre 1975*

SIJILMASSA  
(parenthèse Gacôgne<sup>1</sup> n°9)

*Entre Alnif et Tazzarine  
Dans le piedmont du djebel Sarho  
Sijilmassa a quasiment disparu  
On n'entend plus que des mots.*

James Sacré,  
*Le désir échappe à mon poème* [2009]

La longue route étroite entre les dunes roussâtres qui mène à l'oasis vient d'être asphaltée, mais les pluies récentes ont défoncé le lacis des pistes de la palmeraie. La lumière blanche efface les formes, écrase les reliefs. Tout est ocre et vert-jaune.

Les membres de la mission Cadoret-Latrouite sont arrivés la veille au soir, à l'heure où ferme le souk, djellabas indigo, couscoussiers d'alou rutilant, soufflets et coffres vermillon cloutés de laiton, dans un parfum tenace d'épices, de cuir et de litière. Ils ont dîné d'un ragoût de mouton sous le néon vert de la gargote « Les dunes d'or », en évoquant d'autres soirs semblables au bout de routes sans fin : Hérat, Adrar, Butry-sur-Oise (descendre gare de Valmondoy)... langues déliées par les petits verres bus en cachette du gris de Boulaouane déniché par miracle dans une épicerie de Midelt.

Dès l'aube, ils furent sur le site des fouilles, sachant déjà qu'ici comme à Nicée, Lemnos ou Jam, la fabuleuse cité ghoride aux mille minarets, jamais atteinte, les pans de murs écroulés et le réseau des fondations leur parleraient moins que les croquis des publications savantes et les vitrines des musées – encore qu'un contrejour leur révéla dans une façade de pisé un énigmatique masque de pierre, un *loup* (sinon un chacal) surgi de la nuit des temps qui les fixait de ses iris d'or.



Les rares vestiges de la qasba sijilmassienne, constitués pour l'essentiel de poteries et de céramiques vernissées utilitaires : mortiers à salpêtre, lampes à huile,

services de tables... ont été rassemblés dans une salle du Centre d'études et de recherches alaouites de Rissani. Fondée aux premiers temps de l'Islam, entre Rhéris et Ziz comme Babylone entre Euphrate et Tigre, Sijilmassa, au cœur de la « mer de palmiers » du Tafilalet, « cette émeraude épinglée au collet du Sahara » <sup>2</sup>, fut la première grande cité du Maroc, bien avant Fès et Marrakech. Les caravanes venues de l'Arabie heureuse, de Kabylie, de Guinée, du Niger et de Mauritanie y convergeaient pour échanger l'ébène, l'ivoire, le sel et les esclaves contre des dattes et de la poudre d'or. La chute de Grenade et la découverte du Nouveau monde précipitèrent son déclin. Mais aux terrasses de la médina de Fès les mélodées des femmes témoignent encore de son ancienne splendeur :

*Ó la joue de la rose, rose rouge de Sijilmassa !*

- Et cette grande vasque brisée, dont les brisures semblent calquer le lacis des pistes défoncées de la palmeraie, au centre exact de laquelle un fin pinceau traça ces signes dans une graphie arabe oubliée, points, pleins et déliés comme palmes dans la lumière :



*Merzouga, le 13 avril 1995*

<sup>1</sup> Ce texte est celui d'une lettre à Louis Gacogne, dont les parents hébergèrent à Butry-sur-Oise le Dodge du voyage de 1971 en Afghanistan. Les visites des petits musées de Lemnos et de Nicée (l'ancienne capitale des Parthes, au Turkménistan), entre autres, furent l'occasion de courriers de la même veine.

<sup>2</sup> « Le Tafilalet, c'est vraiment le bout du monde. Au sud de la grande palmeraie commencent les sables, l'immensité, le néant. Le Sahara, burnous de l'Afrique, porte cette émeraude épinglée à son collet. » (Jean Botrot, *Monde et voyages* n°29 du 1<sup>er</sup> mars 1932). Au début des années trente, le colonisateur français imaginait d'en faire un nœud ferroviaire sur la ligne [Colomb] Béchar-Agadir, entre le Sud Oranais et l'Atlantique.

# AMERIQUES

## LA BOLIVIE

Six heures du matin. Le boeing 727 de la *Lloyd Aereo Boliviano*, aux ailes ornées d'un condor bleu ciel, atterrit à La Paz-El Alto. Engourdi par la nuit hachée qu'il vient de passer dans l'avion, avec deux escales techniques à Caracas et Manaus, et assailli par le « soroche », le mal d'altitude qui donne la migraine et fait le souffle court (La Paz, à quatre mille mètres, s'enorgueillit d'être la capitale la plus haute du monde), le passager a le sentiment de débarquer sur une autre planète, tant le contraste est grand entre le luxe et l'air climatisé de l'aéroport international de Miami et le délabrement du hall d'arrivée du petit aéroport de brousse d'El Alto. Mais il n'est pas au bout de ses surprises.

Le temps de négocier la course dans un taxi aux vitres couvertes de gelée blanche (juillet, c'est l'hiver dans l'hémisphère sud), il reçoit trois coups de poing, sous le signe desquels il ne sait pas encore que va se dérouler tout son voyage : la misère, la démesure des paysages et la magie du monde indien.

Espérance de vie : 54 ans. Indice de fécondité : 5.9 enfants. Secteur « informel » : 34% de la population... Même si la politique d'austérité menée depuis 1985 par les gouvernements Estenssoro puis Paz Zamora a hissé la Bolivie au rang des meilleurs pupilles du FMI en Amérique du sud, les réalités du tiers-monde se touchent ici à chaque pas. Voici l'armada des cireurs de chaussures déguenillés qui règne sur la place de la cathédrale San Francisco de La Paz et aux abords du marché Lanza. A Uyuni, chef-lieu du plus grand désert de sel du monde, dont le sous-sol regorge de lithium (le plus léger des métaux : il entre dans la composition de tous les nouveaux alliages industriels), la grand place est placardée de caricatures enjoignant les gringos d'investir en raffineries de carbonates, et non pas seulement en matériel d'extraction de minerai : LA SABIDURIA DE NUESTRO PUEBLO VALE NUESTRA RIQUEZA ! (La sagesse de notre peuple est notre seule richesse). On visite à Potosi, dans le fabuleux gruyère du bien-nommé Cerro rico (la riche montagne – Sumac orcko en quéchua : la montagne d'argent), des mines où les hommes travaillent à la tâche, comme à l'époque de la féroce colonisation espagnole, dans des conditions que seule l'overdose de coca permet de supporter. Dans les coronas de Potosi, l'espérance de vie tombe à 36 ans. Et l'on préfère rester à l'écart de la frontière paraguay-brésilienne, où le cartel de Santa Cruz a pris la relève de celui de Medellin...

Mais ceux qui sont nés ici, les écolières en blouse blanche qui jouent au baby-foot sur le mirador de la Recoleta, à Sucre, et les *campesinos* avec qui on partage une couverture, à l'arrière d'un camion brinquebalant dans la poussière et le petit matin glacé vers un village perdu, savent-ils qu'ils vivent parmi les plus vastes et les plus beaux paysages du monde ?

De la mer amazonienne, où l'on plonge par la route prodigieuse – et terrifiante – des Yungas, dans le cortège des croix qui ponctuent les virages où les camions fous ont quitté la piste pour l'abîme (une quarantaine bon an mal an), à l'océan pacifique, qu'on atteint en une douzaine d'heures de « ferrobuses » (une micheline d'une trentaine de places, qui roule comme un voilier par vent arrière), à travers les champs de soufre et de neige de la cordillère des volcans puis les gigantesques gradins de lave cordée rose du désert d'Atacama, hérissés de cactus candélabres (ils vivent de l'humidité

prise aux brumes du soir, car il ne pleut jamais dans ce désert absolu), la Bolivie comble les amateurs de grands espaces. Dès La Paz, accrochée aux flancs d'un immense canyon sur plus d'un kilomètre de dénivelé, au pied du mont Illimani, « la montagne aux ailes déployées » dont les pics scintillant de neige éternelle culminent à 6 402 mètres, l'échelle change. Le temps du voyageur ne se compte plus en heures, mais en journées de piste ; le lac Titicaca – 8 000 km<sup>2</sup> - fait plus penser à la mer Egée qu'à Guerlédan ; et le rio Chapare, sur le versant amazonien de la cordillère de Cochabamba, ne figure pas sur les cartes au 1 : 5 000 000 ème : à sa naissance, au confluent des rios Mateos et Espiritu Santo, il est pourtant déjà large comme la Loire à Nantes.

Les œuvres humaines s'accordent à cette démesure, comme en témoigne, sur la rive bolivienne du lac Titicaca, la cité cyclopéenne de Tihuanacu, qui enflamma nos imaginations d'enfant, du Kon Tiki de Thor Heyerdahl au *Temple du soleil* d'Hergé. Comment la magie ne serait-elle pas la clé des rapports des hommes d'ici avec la nature – la clé de l'énigme indienne ?

Car la Bolivie est aussi, ou d'abord, le plus indien des états andins. Plus de la moitié de la population est composée d'indiens purs, Aymaras de l'altiplano, Quéchuas descendant des colonies implantées par les incas aux frontières de leur empire, Guaranis du haut-bassin de l'Amazone... Ce n'est pas un hasard si les voisins chiliens qualifient d'*indianos* tous les Boliviens sans distinction, avec peut-être la pointe de mépris que le poète Eduardo Galeano prête aux gringos pour « ceux qui ne sont rien » :

*Los nadies  
Que no son, aunque sean,  
Que no proferan religiones,  
Sino supersticiones...*

Des fœtus de lama de la célèbre « rue des sorcières » à La Paz aux plaquettes de sucre au marché de Tarabuco, frappées d'un BANCO DE BOLIVIA sensé apporter richesse et prospérité à qui les caramélise, en passant par les libations à la *pachamama*, la terre-mère, chaque fois qu'on décapsule une canette de bière, la magie est inscrite dans la vie quotidienne aussi bien que dans les œuvres qui défient le temps : les notes rauques de la *tarka* (gros flageolet de bois) dans les fêtes nocturnes, ou les noirs *keburus* (animaux fantastiques) des tissages jalq'a.

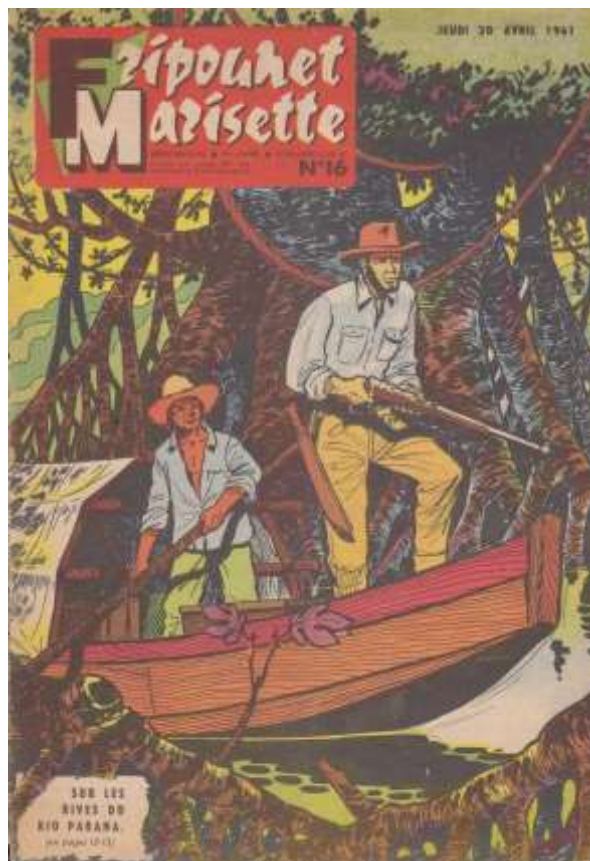
Car le continent où Colomb et Cortès abordèrent il y a cinq siècles n'était pas une terre de sauvages. Derrière les saints de soie et les christs ensanglantés des églises espagnoles, le monde précolombien a la vie dure – du moins en Bolivie où, pour reprendre l'expression facile mais juste du Guide du routard, « l'aventure existe encore »...

Et dans l'avion qui le ramène vers le charme du marché des entreprises au mois d'août (dérapage des ratios débiteurs et dépôts de bilan furtifs), le passager rêve déjà de long en large, des volcans guatémaltèques aux fjords de Patagonie, des quais de Belém aux sierras d'Equateur.

*CR29 communication n° 55  
(Crédit Agricole du Finistère)  
Septembre 1992*

## AVENTURES SUR LE RIO PARANA

Parana, Parana... D'où venait que je connaissais ce nom ? C'est bien après avoir découvert la large boucle café au lait du « rio marron » sur les hauteurs du quartier d'Alberdi, où se niche la grande demeure aux allures de folie hollywoodienne de Daniel Mesure, le numéro 2 du Banco Bisel, bien après que Pablo Kleiner, le responsable du département pilotage, m'ait montré en amont, à San Lorenzo, le *Campo de la Gloria* où, en 1812, les *granaderos a caballo* du général San Martin, « le père de la patrie » argentine, connurent leur victorieux baptême du feu contre l'armée espagnole, et bien après avoir navigué entre les îles du fleuve à bord du *Sosiego*, le beau voilier de Michel, mon compagnon de bureau, du skipper Cristina, son épouse, et de Solène, leur petit mousse blond de cinq ans, c'est bien après ces aventures tout à fait dignes de Lanig, que j'ai retrouvé dans un paquet d'illustrés jaunis le récit des exploits d'un certain Jacques, chasseur de *yacares* (crocodiles) sur le rio Parana à la fin des années cinquante.



Le fusil chargé en bandoulière, une main sur le lourd *picada* coincé dans son ceinturon de cuir, et dans l'autre un *machete*, le chasseur progressait prudemment dans le dédale des lagunes, tantôt à bord d'une fine *lancha*, sur les *zanjones* (canaux) encombrés de *camalotes* (végétation aquatique), tantôt à pied, au péril des énormes araignées-poulet, des serpents corail ou des terribles crotales, habitués à faire leur sieste dans les branches hautes des bambous. Le soir au campement – *la ranchada* -,

enfin délivré des moustiques, il dégustait unealebasse de *yerba maté* comme s'il s'agissait d'un vulgaire diabolo-menthe, avec une paille de métal appelée *bombilla*, près du feu réparateur, *la flor roja* des aventuriers de la lagune, autour de laquelle des indiens Guarani ne manquaient jamais de venir jouer un air de guitare...

Je retrouve en relisant cette vieille histoire la magie des mots espagnols. En cette année 2000, où l'Argentine tente de sortir de la récession déclenchée par la dévaluation du real brésilien (dont dépendent plus de 30% de ses exportations), Rosario, la fille du fleuve Parana, a perdu ses *camalotes* pour se hérissier de silos au pied desquels des théories de vraquiers chargent en continu le grain et les oléagineux de la Pampa (entre deux complexes portuaires, on aperçoit aussi les tribunes et les projecteurs du *Rosario central* : Argentine rime d'abord avec *Futbol...*), et les Rosarinos se retrouvent le week-end sur les îles qui ferment l'horizon (à Rosario, le Parana atteint cinquante kilomètres de large), sans crainte des crocodiles et des crotales, pour de pantagruéliques *parrilladas* de *tiras de asado* (côtes de bœuf), de *chinchulines* (tripes) ou de *mollejas* (ris de veau), arrosées d'un capiteux vin de Mendoza. C'est pourtant sans doute plus l'occasion qui m'était donnée de renouer avec la langue de Cervantes (le pauvre a dû se retourner dans sa tombe en entendant mon baragouin !) que la conviction de devoir aller porter la bonne parole du contrôle de gestion finistérien dans les terres lointaines, qui m'a amené à accepter une « mission de consulting » pour le Banco Bisel.

J'ignore si l'équipe du contrôle de gestion de la rue *Mitre 602* est devenue une championne du contrôle budgétaire et des tableaux de bord commerciaux, mais je sais que je n'oublierai pas la chaleur de l'accueil qui m'a été réservé sur les rives du rio Parana, et j'attends le jour où je pourrai faire aux banquiers rosarinos les honneurs de la côte finistérienne.

¡ Kenavo ar wech all, amigos !

*Le magazine 29 n° 84  
(Crédit Agricole du Finistère)  
Septembre 2000*



## LA FIN DU VOYAGE

L'Islande et le Groenland sont au catalogue de l'agence en bas de l'immeuble. Le mot voyage (qui plus est s'il est « au loin » !) a changé de sens. Revenir d'Islande, en 1966, donnait droit à une demi-page dans le journal local et, pour peu que vous ayez un peu d'entregent, à un article dans *Sciences & Voyages*. On poste aujourd'hui dans facebook une photo de Geysir qu'on a prise avec son iPhone, en veillant à ce qu'il n'y ait pas trop de cars de touristes chinois en arrière-plan. Mais à qui veut encore se fabriquer du loin, il est toujours loisible de renoncer à l'avion et à google earth : à défaut des pieds, du cheval et du vélo, pour rejoindre l'Islande et le Groenland, il reste la voile.

C'est le choix qu'a fait Anne Smith, brestoïse de cœur et Peintre Officielle de la Marine, embarquée en 2016 sur la goélette-école *Etoile*. Elle raconte son aventure dans *L'Etoile au soleil de minuit* avec beaucoup de finesse et d'humour. Et il lui en a fallu, de l'humour, pour tenir deux mois sur ce « chameau de bois dans un désert salé », sur des mers abonnées plus souvent au free-jazz qu'aux berceuses, à affronter le mal de mer, l'exiguïté des bannettes, l'inconfort des douches, les réveils en pleine nuit pour le quart du matin...

Emotion particulière à la lecture des passages où je me retrouve dans mes propres pas mais en me réinventant avec sa sensibilité de peintre, grâce aux vigoureuses marines qui illustrent son récit, mais aussi à son œil lorsqu'il trouve à s'exprimer dans l'écriture, à la façon de Fromentin dans les livres fascinants qu'il nous a laissés sur le Sahel et surtout le Sahara : l'escale technique à Penzance, qui lui donne l'occasion d'évoquer l'école de Newlyn (je pense au tableau de Stanhope Forbes, *A fishsale on a cornish beach*, dans lequel j'ai toujours vu la plage des sardiniers à Concarneau d'avant la construction du quai Nul, en me disant que le dédoublement des Kernow/Cornwall en Kernev/Cornouaille ne relevait pas seulement de la géographie physique) ; l'instant magique de l'apparition des Féroé au cap d'Akraberg : « Soudain la terre grimpe vers le ciel d'ocre, habillée d'une lumière grise, gravée d'entrelacs dansants. Terre ! Elle émerge des profondeurs, comme une baigneuse en robe de kelp. Elle semble loin, puis subitement elle est là. Les falaises vertigineuses grouillent d'oiseaux criards. A leurs pieds, un chaos pierreux où les phoques, roches vivantes, cornent et crient. Au loin, une succession de crêtes porte une route en diadème avec l'éclat des pare-brise en guise de diamant. Le cap et son phare, mignardise de sucre blanc, régalez-vous... » ; le nirvana d'un coup de temps au large des Vestmann : « *L'Etoile* et moi dansons, ça swingue... Je deviens chorégraphe sur un sol qui tangue et roule, accompagnée par la musique de la mer... La houle devient énorme ! Les vagues deviennent collines, puis se transforment en montagnes gris-ardoise, du mercure sous le ciel jaune moutarde... »

Dès le départ, une météo capricieuse semble avoir placé cette mission de *L'Etoile* vers le grand Nord... sous une mauvaise étoile ! mais la bonne humeur reprend toujours le dessus et le récit reste allègre jusqu'aux toutes dernières pages, où le ton se fait soudain plus grave.

Anne Smith vient d'apprendre par la bande (en l'occurrence, entre champagne et petits fours, par l'ambassadeur de France à Reykjavik) que l'*Etoile* ne poussera pas au-delà du cercle polaire, jusqu'à la côte est du Groenland. Ses rêves d'arctique s'écroulent. Nuit agitée à bord, avec des marins ivres qui ont l'alcool mauvais.

« ... Le lendemain, je loue une voiture et pendant mille quatre cents kilomètres j'enrage, emplissant ma tête de lave et de glace. La noirceur du paysage est le parfait reflet de mon humeur. J'abandonne parfois la voiture pour marcher, errant entre les panaches de lupins sauvages jusqu'à ce que je ne voie ni la route ni aucun signe humain. Je m'allonge alors dans la poussière pour regarder les nuages et les cygnes voler, eux, vers le nord... Au bout de nulle part, un torrent bleuté charrie un amoncellement de glace vers la mer... Sur le sable noir pousse le silène des glaciers, mottes de feuilles grasses couvertes de fleurs mauves et cireuses diffusant un parfum capiteux. Je m'accroupis et regarde longuement les abeilles et les mouches s'en régaler. Je me dis que je vais quand même écrire ce livre. Et je retourne au bateau.»

Mille quatre cents kilomètres en Islande, même avec un bon SUV et compte tenu d'un minimum d'arrêts pour refaire le plein, c'est au bas mot vingt-quatre heures au volant – et c'est le kilométrage du tour de l'île par la route 1 en faisant l'impasse sur les Vestfirðir. Quant aux plages noires où viennent mourir des torrents glaciaires, je ne vois que celles qui s'ouvrent au pied du Vatnajökull après Höfn. C'est d'ailleurs une acrylique de l'auteure montrant le port de Höfn sous un ciel chargé qui illustre ce dernier chapitre :



Un demi-siècle plus tard, le voyage d'Anne Smith – ou plus exactement le *récit* de son voyage, c'est-à-dire ce qu'elle a voulu en dire - se finit donc là où s'était fini le mien : « au bout de nulle part », dans le petit port de Höfn, avec le regret de ne pouvoir faire le saut jusqu'au Groenland, pourtant plus proche de Reykjavik que les Féroé (l'avion était trop cher pour ma bourse et il n'y avait aucun baleinier en partance à Hvalfjörður).

C'est moins la coïncidence qui m'interpelle ici que le retour sur Höfn qu'elle opère. Assez étrangement en effet, s'il n'y avait qu'un lieu que je devais revoir en Islande, ce serait celui-là. Il n'a pourtant rien d'exceptionnel, à part d'être « au bout », et je n'en ai qu'un vague souvenir de quais déserts noyés de brume – mais justement,

il est « au bout », à cet instant imprévisible (qui n'est ni l'acmé du voyage, ni le jour du retour au bercail), désarçonnant, au-delà duquel *il n'y a plus rien à dire*. Comme si tout le récit n'avait été écrit que pour atteindre ce moment de vérité. Car il s'y découvre une vérité, qui ne résume pas le voyage, mais qui certainement en livre une clé : pourquoi Nicolas Bouvier referme-t-il son *Usage du monde* sur un narghileh fumé au col du Khyber, « saoulé par [un] paysage apollinien » ? Pourquoi Anne Smith, loin de l'*Etoile* et de son soleil de minuit trahi, s'accroupit-elle sur le sable noir devant une touffe de silènes coiffés d'abeilles et de mouches ? Et pourquoi la solitude de mes dix-sept ans dans le jour gris sans fin d'Höfn m'est-elle restée dans la gorge ?

10 avril 2021

## TABLE

### LA RUE CASEMENT A IQUITOS

#### *EUROPE*

LONDRES 1964  
ECOSSE DE MES RÊVES  
LES MYSTERES DE BARONY SQUARE  
**GLASGOW**  
DISTANT VOICES STILL LIVE(S)

LES BEATNIKS  
SKANDIA  
**MYKINES**  
HELSINKI  
SILJA D'HAMMERFEST

HAMBOURG, MORCEAUX CHOISIS  
LETTRE DE BERLIN  
**LA NUIT DE BRUGES**  
**AMELAND**  
INSTANTANES DE BRUXELLES

**DUBROVNIK**  
LETTRES A KATINA KIROVA  
**MOSCOU, DECOUVERTE D'UNE VILLE**  
UN DIMANCHE A WROCLAW  
UN CONTE DE FEE MODERNE

LE NOM DE SALAMANQUE  
**MALTE**  
PETITE SUITE ROMAINE  
**LA MILLE MIGLIA SOTTO LA PIOGGIA**  
**UN PANORAME MIRAVILIEUX**  
JACARANDAS

#### *ASIE*

**LES RECITS DU SOUS-GOUVERNEUR**  
SAMARCANDE  
CHINE : DU PASSE FAISONS TABLE RASE  
**VIEUX LU ET PETITE ZHANG**  
**AU RETOUR DU JAPON**  
VIVANT A MAÏ PHUONG  
**LE METICULEUX MR WALTON**  
A VERY PLEASANT STAY

*AFRIQUE*

PALIME  
**INSTANTANES D'ALGERIE**  
**SIJILMASSA**  
ADONIS A TUNIS  
VAUDEVILLE

*AMERIQUES*

**LA BOLIVIE**  
EL HOMBRE FORMADO  
ARCHIPEL AMAZONIEN  
**AVENTURES SUR LE RIO PARANA**  
LA FIN DU MONDE A PUERTO WILLIAMS  
RETOUR A ROSARIO

**LA FIN DU VOYAGE**